

D

un

ca 14

76

Conrad Conrad

Popitz

käuflich erworben
2009
von der ULB Halle





F A B L E S

CHOISIES,
MISES EN VERS

PAR

M. DE LA FONTAINE.

Nouvelle Edition revue avec soin, & augmentée de Notes
essentiellles à l'intelligence du Texte.

TOME PREMIER.



A BERLIN,

Chez FR. DE LA GARDE, Libraire.

M DCC XCI.

F A B L E S

CHOISIES

MISES EN VERS

PAR

M. DE LA FONTAINE

Provenance: Bibliothèque de la Faculté de Théologie de Halle



AB 2844(1/2)

A. HELLIN

CH. F. DE LA FONTAINE

M. DE LA



AVIS DU LIBRAIRE.

Le nom de La Fontaine me dispense de parler du mérite de ses Fables. Je me borne seulement à parler de l'exactitude de l'Édition que j'offre au Public. Tout le monde connoît la grande Édition de cet Ouvrage en quatre volumes in-folio avec des gravures superbes: dans cette seule Édition il y a la vie de La Fontaine faite avec le plus grand soin, d'après les sources les plus vraies & les plus abondantes. L'Éditeur (M. de Montenault) le dépeint tel qu'il étoit, & a cru ne pouvoir mettre trop de simplicité dans la vie d'un homme qui étoit la simplicité même. Pour rendre cette Édition la plus complète & la plus parfaite qu'il fût possible, on a consulté presque toutes les Éditions qui ont été faites des Fables, & particulièrement celles de 1668, 1678 & 1694, revues par La Fontaine lui-même, ou corrigées de son vivant: elles ont servi à corriger le texte altéré par des mots ou des vers retranchés ou ajoutés mal-à-propos, & défigurés par une ponctuation vicieuse qui affoiblit & détruit le sens de cet Auteur. Dans la plupart des Éditions qui ont été faites jusqu'à présent, il y manque aussi plusieurs Fables entières dans le douzième Livre. On n'a rien ajouté ni supprimé aux choses

que La Fontaine a jointes à ses Fables, quelque superflues qu'elles puissent paroître. On s'est contenté d'ajouter quelques notes pour faciliter aux jeunes gens l'intelligence de certains mots qui ne sont plus usités. Je n'ai rien épargné pour la typographie: les épreuves ont été corrigées sur la grande Edition; & j'ose espérer qu'il ne me sera pas échappé de fautes. La vénération dont je me suis toujours senti pénétré pour La Fontaine, a exigé ce soin de ma part pour sa réputation.



V I E
D E
L A F O N T A I N E.

Le rang & les dignités ont souvent jeté de l'éclat sur de petits hommes qui possédoient de grands emplois. Les conseils qu'ils reçoivent, les secours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d'une infinité de hazards & la flatterie s'empres- sent de déguiser leur juste valeur, & de lier leurs actions aux évènements de l'Histoire les plus remarquables. C'est ainsi que leur nom, soutenu des mains de la fortune & décoré d'une gloire qui leur fut absolument étrangère, parvint à s'échapper de l'oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres & réduits à leurs propres forces, ils n'eussent peut-être rien laissé de singulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l'importance des emplois, ni l'amas des circonstances les plus bruyantes ne nous distinguent point parmi ceux qui pensent & qui savent juger. Pour bien connoître les hommes, c'est dans leur vie privée, dans leurs actions les plus simples & les plus naturelles, qu'il faut les prendre: c'est là, qu'ils n'ont d'autres titres pour être tirés de la foule, que leurs vertus, leurs talents & leur esprit. C'est là, c'est dans leur ame que résident les droits légitimes & personnels qu'ils ont à notre estime: tout le reste n'est point eux; & dans ce sens, il n'est point de légers détails qui ne soient intéré-

fants, & qui ne caractérisent une partie essentielle de ce qu'ils font. C'est ce qu'a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie d'Esopé. Je ne saurois mieux faire, en écrivant la sienne, que de suivre son exemple. En effet, soustraire les petites circonstances de la vie d'un homme illustre, c'est à mon avis dérober un plaisir véritable aux lecteurs curieux, & les priver des moyens les plus sûrs de démêler ce qu'il vaut.

C'est pourquoi j'ai tâché, en rejetant toutes puérités, toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plûpart des choses que j'ai trouvées éparfées en différentes sources, & qui m'ont paru les plus propres à peindre l'esprit & le caractère de ce grand homme, dont la vie se rencontre par-tout sans être nulle part (1).

JEAN DE LA FONTAINE nâquit le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry, Ville de la Brie, située sur la Marne. Son père, issu d'une ancienne famille bourgeoise, y exerçoit la charge de Maître particulier des Eaux & Forêts; & sa mère, Françoisé Pidoux, étoit fille du Bailli de Coulommiers, petite Ville à treize lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni secondée des soins & de l'habileté qui font naître les talents. Mais la nature préserva la force des siens de l'affoiblissement, & peut-être de l'extinction, où ils auroient pu tomber par l'incapacité des maîtres de campagne, qui ne lui apprirent qu'un peu de latin. C'est tout ce qu'il dut aux premières instructions de sa jeunesse.

(1) J'emploie ici l'expression dont se servit M. l'Abbé d'Oliver de l'Académie Françoisé, lorsque je le consulta sur le projet de donner une vie de La Fontaine: & je m'en fers avec d'autant plus de reconnoissance, qu'en ayant lui-même composé une, très-succinte à la vérité, dont je me suis aidé, son jugement justifie la hardiesse & la nécessité de mon entreprise.

A l'âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l'Oratoire, l'on ne fait trop par quelle inspiration. Mais il n'avoit point consulté son caractère, qui commençoit à se décider, & qui l'éloignoit de tout assujettissement. Les règles & les exercices, en usage dans cette Congrégation, lui devinrent bientôt un pesant fardeau: son humeur indépendante ne put s'y plier; il en sortit dix-huit mois après.

Rentré dans le monde, sans choix d'occupation & sans aucune vue particulière, ses parents songèrent à le produire. Son père le revêtit de sa charge; on le maria avec Marie Hericart, fille d'un Lieutenant au Bailliage royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté, beaucoup d'esprit. Il n'eut, pour ainsi dire, point de part à ces deux engagements: on les exigea de lui, & il s'y soumit plutôt par indolence que par goût. Aussi n'exerça-t-il sa charge, pendant plus de vingt ans, qu'avec indifférence: & quant à sa femme, qui étoit d'une humeur impérieuse & fâcheuse, il s'en écartera le plus qu'il put, quoiqu'il fit cas d'ailleurs de son esprit, & qu'il la consultât sur tous les ouvrages qui lui donnèrent d'abord quelque réputation. C'est elle qu'il a voulu dépeindre, dans sa Nouvelle de Belphégor, sous le nom de *Madame Honesta*:

*Belle & bien faite,
 mais d'un orgueil extrême;
 & d'autant plus que de quelque vertu
 un tel orgueil paroïssoit revêtu.*

Souvent les talents se développent par les inspirations que l'on reçoit dans la jeunesse. Le père de La Fontaine aimoit passionnément les vers, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en juger, & plus encore d'en faire. Cette inclination lui étoit chère; il vouloit la voir renaître dans son fils, qu'il ne cessoit d'exercer à l'étude de la poésie. Mais ses instances redoublées n'avoient encore rien eu de séduisant pour le jeune La Fontaine. Insensible aux attraits

qu'on lui vanter, il avoit atteint sa vingt-deuxième année, sans donner le moindre signe d'un penchant qui devoit bientôt le capriver entièrement. Une rencontre imprévue vint tout-à-coup le décider, & fit germer dans son ame l'amour de la poésie, que toutes les leçons & le goût particulier de son père n'avoient pu faire éclore. Un Officier, alors en garnison à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'Ode de Malherbe, qui commence par ces vers :

*Que direz-vous, races futures,
si quelquefois un vrai discours
vous récite les aventures
de nos abominables jours?*

Cette Ode lue & déclamée avec emphase, transporta La Fontaine, & fit en même temps développer en lui le goût & l'enthousiasme des vers (1). Malherbe, dès cet instant, fut l'unique objet de ses délirances: il le lisoit, il l'étudioit sans cesse; & non content de l'apprendre par cœur, il alloit jusques dans les bois en déclamer les vers. Il fit plus, il voulut l'imiter; & comme il nous l'apprend lui-même dans une épître à M. Huet, les premiers accents de sa lyre furent montés sur le ton & l'harmonie des vers de ce poëte.

*Je pris certain auteur autrefois pour mon maître,
il pensa me gêner: à la fin, grâce aux Dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eût prisés? J'en demurai ravi
mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.*

(1) C'est alors qu'il eût pu s'appliquer la surprise de Persé:

*Nec fonte labra prolui caballino:
Nec in vicipiti somniaffe Parnasso
Memini, ut repenti sic Poëta prodirem.*

Perf. prolog. vers. 1, 2, 3,

C'est ainsi que débuta La Fontaine; & c'est ici, à proprement parler, la naissance du talent supérieur qu'on ne peut se lasser d'admirer dans ses ouvrages, & qui les fera passer à la postérité la plus reculée. Heureusement, comme il le dit, le charme cessa; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ses premières productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouir davantage. Son père fut le premier qui les vit, & le bonhomme en pleura de joie. Flatté de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses parents nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit point sans goût, & qui cultivoit même les lettres (1). Mais celui-ci examinant les choses de plus près, loua d'abord ses essais; l'interrogea sur les routes qu'il suivoit; joignit les conseils aux louanges, & voulut, en lui inspirant des principes plus solides, le guider dans la carrière où il alloit se livrer. Il lui mit entre les mains, Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies sources du bon goût & de l'art d'écrire. La Fontaine suivit ces avis avec d'autant plus de docilité, qu'il ne tarda pas à sentir ces beaux traits d'une élégance simple & noble dont Malherbe s'éloignoit, autant par une ardeur inconfidérée de génie, que par une étude trop recherchée d'harmonie, d'expressions ampoulées & d'ornemens superflus.

A ces livres il joignit la lecture de Rabelais, de Marot, & de l'Astrée de d'Urfé, seuls auteurs François qu'il affectionnât. Ils étoient, en effet, chacun dans leur espèce, très-propres à nourrir

a 5

(1) On a de lui une traduction des Epîtres de Sénèque, imprimée à Paris en 1681, que La Fontaine eut soin de donner au public après sa mort.

& à fortifier la trempe d'esprit de La Fontaine; ainsi que le genre de composition auquel son goût & son penchant le déterminoient plus particulièrement. Rabelais lui inspiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ses compositions. Marot, qui lui servit de modèle, en préparoit le style, & l'Astrée de d'Urfé broyoit, pour ainsi dire, dans son imagination, les couleurs riantes & variées de ces images champêtres, qu'il a si bien rendues, & qui lui sont si familières. Quant aux autres auteurs François, il en lisoit peu, *se divertissant mieux*, disoit-il, *avec les Italiens*. Aussi lut-il & relut-il l'Arioste & Bocace qu'il aimoit singulièrement, & qu'il fut si bien s'approprier, qu'en les imitant, il a surpassé ses modèles. Enfin, il fit ses délices de Platon & de Plutarque. L'assortiment de ces deux auteurs, à ceux qu'avoit choisis La Fontaine, & qui nous indique le caractère singulier de son génie, paroît d'abord avoir quelque chose de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins surpris, qu'un homme d'un esprit original fait tout mettre à profit; & que du sein de la gravité même, sortent souvent ce sel & ces pensées vraies & ingénieuses, qui sont l'ame de la badinerie & de l'enjouement, & sans lesquelles toute composition languit. Aussi La Fontaine avoit-il étudié sérieusement ces deux auteurs, dont il avoit noté par-tout les maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses Fables. C'est ce qu'a remarqué l'un de ses successeurs à l'Académie (1), sur les exemplaires de Platon & de Plutarque, qui avoient appartenu à La Fontaine.

Dès lors, livré aux lettres, & d'un caractère aussi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à son goût & à son penchant, sans se res-

(1) M. l'Abbé d'Oliver. Voyez l'Histoire de l'Académie, Tome 2, Edit. 1734, p. 314, &c.

sentir des distractions de son état & de ses engagements, lorsqu'une petite aventure parut troubler cette profonde indifférence. Un Capitaine de Dragons, nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conséquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maison de La Fontaine, & consommoit auprès de sa femme le loisir & l'ennui qu'il ne savoit où porter. Cet Officier n'étoit rien moins que galant, & son âge autant que son humeur pouvoit mettre à l'abri des ombres un mari même soupçonneux & jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir, on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractère simple & crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir: il écouta tous les discours, & crut même que son honneur exigeoit qu'il se battît avec *Poignan*. Saisi de cette idée, il part de grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de s'habiller & de sortir avec lui. *Poignan* surpris de cette faillie, & n'en prévoyant pas le but, le fuit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville: *Je veux me battre avec toi*, lui dit La Fontaine, *on me l'a conseillé*; & après lui en avoir expliqué les raisons, La Fontaine, sans attendre la réponse de *Poignan*, met l'épée à la main, & le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. *Poignan*, sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvoit lui avoir donné sur son adversaire, lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, & en même-temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à La Fontaine: *Poignan* le ramena chez lui, où ils achevèrent, en déjeunant, de s'entendre mieux & de se réconcilier (1).

(1) M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son père, imprimés à Lausanne & à Genève en 1747, page 258, 259, 260, raconte ce fait à peu près

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déjà de la célébrité, lorsque la fameuse Duchesse de Bouillon, nièce du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l'assemblée heureux des grâces de son sexe un esprit badin, délicat, enjoué & cultivé. Curieuse des talents, sur-tout éprise de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embrassé La Fontaine, elle s'empressa de le connoître & de l'accueillir. Le Poète ne fut pas insensible à ses avances: il lui fit assiduellement sa cour, & le désir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Duchesse, lui inspira cette gaieté libre & badine à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ses Contes.

Lorsque Madame la Duchesse de Bouillon fut rappelée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuse qui rassemble tant de beaux esprits; où les talents se développent, & se communiquent une chaleur réciproque; où le vrai mérite peut briller de tout son éclat; cette Capitale, dis-je, avoit de puissants attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l'y conduire. C'étoit ordinairement lorsqu'il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors sans aigreur, sans reproches, il partoît, & restoit à Paris, autant que ses facultés pouvoient le lui permettre. Mais son peu d'arrangement dans ses affaires domestiques, & la mauvaise économie de sa femme, ne lui permettoient pas souvent d'y faire un long séjour. L'un &

de la même manière; mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan protestoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avoit pu lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui répartit en lui ferrant la main: *Au contraire, j'ai fait ce que le public vouloit; maintenant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battraï encore avec toi.*

L'autre sembloient être d'accord pour dissiper un patrimoine honnête & suffisant pour leur condition; & c'est peut-être le seul cas où ces époux aient marqué le plus d'intelligence.

A son arrivée à Paris, La Fontaine y fit rencontre d'un de ses parents, nommé *Jannart*, favori de M. Fouquet, Sur-Intendant des Finances, & pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, & de l'accès que sa réputation, déjà répandue, pouvoit lui donner auprès de ce Ministre. Il lui fut présenté, il lui plut; & pour rendre sa situation plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension (1). La reconnoissance que La Fontaine conserva de ce bienfait, est consacrée par différentes pièces de vers insérées dans l'édition de ses œuvres posthumes, imprimées à Paris in-8°. 1729, où l'on voit, qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire sa cour à Monsieur & à Madame Fouquet, il eut la généreuse hardiesse de faire éclater ses plaintes & ses regrets sur la disgrâce de ce Ministre, arrivée en 1661, dans un temps où la colère du Roi & la prévention du public ne permettoient guère une franchise si courageuse. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la disgrâce de son maître, La Fontaine incapable d'abandonner son ami, le suivit dans son exil à Limoges.

(1) La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet, par une autre pension de vers qu'il lui payoit exactement par quartier. C'est en se préparant à cette sorte de paiement, qu'il dit dans une Epître à un de ses amis.

*Pâques, jour saint, veut autre poésie;
j'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
pour achever toute la pension,
quelque Sonnet plein de dévotion.
Ce terme-là pourroit être le pire,
on me voit peu sur tels sujets écrire.*

A son retour de Limoges, d'où Jannart fut bientôt rappelé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de Gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de *Monsieur*. Mais il ne jouit pas long-temps de cette position brillante, ni des espérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette Princesse les fit presque aussi-tôt évanouir.

Cependant ses poésies lui avoient acquis de puissants & généreux protecteurs, à la tête desquels étoient *Monsieur*, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, Mesdames de Bouillon & de Mazarin. Madame de la Sablière (1) sur-tout, femme d'esprit & d'un mérite rare, le rechercha plus particulièrement encore. Elle connoissoit l'indifférence de La Fontaine, non-seulement sur ce qui pouvoit concerner en gros sa fortune, mais encore sur tous les menus détails de son entretien personnel. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, & de le dispenser des soins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine jusque-là ne s'étoit soutenu à Paris que par les bienfaits des protecteurs dont je viens de parler. Mais ces secours, comme on le sent, venoient de loin en loin, & n'avoient rien de réglé. Il n'étoit pas homme à calculer ses besoins; aussi se trouvoit-il souvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus ému, & lorsque les ressources lui manquoient, il s'en alloit à Château-Thierry (2) vendre quelque portion d'héritage qu'il revenoit aussi-tôt dissiper à Paris sans prévoir la né-

(1) Elle aimoit la Poésie & la Philosophie, mais sans ostentation. C'est pour elle que Bernier, qui demouroit chez elle, fit l'abrégé de Gassendi.

(2) Il faisoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de Septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelle, ou de quelques autres amis.

cessité future, ni s'inquiéter de la diminution visible de son patrimoine.

Chez Madame de la Sablière, il profita de la compagnie & des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de Physique. Son dévouement aux lettres le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands hommes de son siècle. Il les connoissoit, il les recherchoit avec empressement, & faisoit toutes les occasions de s'instruire, soit par leurs conversations, soit en participant à leur étude & à leurs connoissances. Il visitoit souvent Racine; ils faisoient ensemble de fréquentes lectures d'Homere & des autres poëtes Grecs dans la version latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux à portée de sentir & de reconnoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient, ils les examinoient, se communiquoient leurs remarques & leurs réflexions. La Fontaine, sur-tout, s'affectionnoit singulièrement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors se remplissoit d'une espèce d'enthousiasme qui, pendant plusieurs jours, s'emparoit de son esprit, au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet: il y rêvoit sans cesse, il en parloit de même. C'est ainsi, rapporte-t-on, que s'étant un jour laissé conduire à Ténèbres par Racine, & que s'ennuyant de la longueur de l'Office, il se mit à lire dans un volume de la Bible, qui contenoit les petits Prophètes. Il étoit tombé par hazard sur la prière des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout-à-coup vers Racine: *Qui étoit ce Baruch?* lui dit-il, *savez-vous que c'étoit un beau génie?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, & ne se laissoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit: *Avez-vous lu Baruch? c'étoit un grand génie.* Ce trait qui, dans tout autre, indigeroit une sottise surpriſe, caractérise la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine étoit suscep-

tible, & la forte impression qu'il recevoit des objets sur lesquels il avoit une fois fixé son esprit.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce même homme, si négligent dans ses affaires & dans ses devoirs, si incapable de tous soins de fortune, de toutes vues politiques, étoit d'un conseil excellent & sûr pour tous ceux qui, dans quelque situation difficile, venoient lui confier leurs peines. Insensible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendrissoit à la vue des malheureux; il adoptoit, pour ainsi dire, l'état & l'embaras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiète de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas, qui pouvoient décider de leur sort: il trouvoit des expédients heureux, & leur donnoit les meilleurs conseils. C'étoient les seules occasions où l'on peut dire qu'il sortoit de lui-même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit comme absorbé, on le voyoit dans une distraction prodigieuse, ne sachant souvent, ni ce qu'on disoit dans une conversation, ni ce qu'il y disoit lui-même; à moins qu'il ne se trouvât familièrement à table avec des personnes de sa connoissance, & qu'on y traitât quelque sujet agréable & de son goût. Alors sa contenance & les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'esprit, se paroient des grâces de son génie; ses yeux s'animoient, parloient le langage de ses idées; il disoit tout ce qu'il vouloit, & le disoit si bien, qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'est à ces instans agréables, dont il ne s'est jamais aperçu lui-même, qu'il devoit l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la Cour & de la ville, de jouir de sa conversation & de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'apercevoir par ce que j'ai tracé de son caractère, qu'il ne donnoit pas indifféremment par-tout

la

la même satisfaction ni le même plaisir. Témoin l'aventure rapportée par Vigneul-Marville (1).

„Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un
 „quatrième qui avoit quelque habitude auprès de
 „cet homme rare, nous l'attirâmes dans un petit
 „coin de la ville, à une maison consacrée aux Mu-
 „ses, où nous lui donnâmes un repas, pour avoir
 „le plaisir de jouir de son agréable entretien. Il
 „ne se fit point prier; il vint à point nommé sur
 „le midi. La compagnie étoit bonne, la table
 „propre & délicate, & le buffet bien garni. Point
 „de compliments d'entrée, point de façons, nulle
 „grimace, nulle contrainte. La Fontaine garda
 „un profond silence; on ne s'en étonna point,
 „parce qu'il avoit autre chose à faire qu'à parler.
 „Il mangea comme quatre, & but de même. Le
 „repas fini, on commença à souhaiter qu'il parlât;
 „mais il s'endormit. Après trois quarts-d'heure
 „de sommeil il revint à lui. Il vouloit s'excuser
 „sur ce qu'il étoit fatigué. On lui dit que cela
 „ne demandoit point d'excuse, que tout ce qu'il
 „faisoit étoit bien fait. On s'approcha de lui, on
 „voulut le mettre en humeur & l'obliger à laisser
 „voir son esprit; mais son esprit ne parut point,
 „il étoit allé je ne fais où, & peut-être alors ani-
 „moit-il ou une grenouille dans les marais, ou
 „une cigale dans les prés, ou un renard dans sa
 „tanière; car durant tout le temps que La Fontaine
 „demeura avec nous, il ne nous sembla être qu'
 „une machine sans ame. On le jeta dans un car-
 „rosse, où nous lui dîmes adieu pour toujours.
 „Jamais gens ne furent plus surpris, & nous nous
 „disions les uns aux autres: comment se peut-il
 „faire qu'un homme qui a su rendre spirituelles
 „les plus grossières bêtes du monde, & les faire

(1) Dans ses Mélanges de Littérature, T. 2. p. 354.

„parler le plus joli langage qu'on ait jamais oui, „ait une conversation si sèche, & ne puisse pas „pour un quart-d'heure faire venir son esprit sur „ses lèvres. & nous ayertir qu'il est là.“

Une autre fois étant invité à dîner dans un de ces endroits où le maître de la maison présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mets de sa table, il mangea beaucoup, & ne dit mot. Comme il se retiroit de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie, on lui représenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire: *Je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine, & le voilà parti (1).

Il s'avoit rarement d'entamer la conversation; & comme il étoit presque toujours préoccupé, il y plaçoit souvent des idées ou des réflexions bizarres & singulières, auxquelles on ne s'attendoit guère. Il étoit un jour chez M. Despréaux avec plusieurs personnes d'une érudition distinguée; Racine, entr'autres, & Boileau le Docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Augustin & de ses ouvrages; mais La Fontaine, tranquille & silencieux, n'avoit point encore pris part à cette conversation, lorsque s'éveillant tout-à-coup au nom de S. Augustin: *Croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adressant à l'Abbé Boileau; *que S. Augustin eût plus d'esprit que Rabelais?* Le Docteur interdit de la question, & le parcourant des yeux avec surprise: *Prenez-garde*, répondit-il. *Monsieur de La Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers; ce qui étoit vrai.*

(1) C'étoit chez M. Laugéois d'Imbercourt, Fermier-Général, où M. Fréron prétend qu'il fit si bonne chère avec si peu de dépense d'esprit. M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a données sur la vie de son père, dit que c'étoit chez M. le Verrier. Voyez le Tome premier de ce Livre.

Le bruit ni le discours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ses méditations. Il étoit aussi difficile de l'en tirer, que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Molière & Despréaux, où l'on disputoit sur le genre dramatique, il se mit à condamner les à parte. *Rien, disoit-il, n'est plus contraire au bon sens. Quoi! le parterre entendra ce qu'un acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle!* Comme il s'échauffoit en soutenant son sentiment de façon qu'il n'étoit pas possible de l'interrompre & de lui faire entendre un mot: *Il faut, disoit Despréaux à haute voix, tandis qu'il parloit: il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraud; & répétoit continuellement les mêmes paroles, sans que La Fontaine cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire; sur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu: De quoi riez-vous donc? demanda-t-il: comment, lui répondit Despréaux, je m'épuise à vous injurier fort haut, & vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous, que je vous touche; & vous êtes surpris qu'un acteur sur le théâtre n'entende point un à parte, qu'un autre acteur dit à côté de lui?*

C'étoit ainsi que Racine & Despréaux, avec lesquels il étoit extrêmement lié, s'amusoient quelquefois à ses dépens. Aussi l'appeloient-ils le *Bon-homme*; quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entr'autres, qu'ils étoient à souper chez Molière, avec Descoteaux, célèbre joueur de flûte, La Fontaine y parut plus rêveur & plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despréaux, & Racine qui étoit naturellement porté à la raillerie (1), se mirent à l'agacer par différents traits

b 2

(1) M. de Valincourt remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie, & même à une raillerie amère. Voyez les

plus vifs & plus piquants les uns que les autres. Mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant poussé si loin la raillerie, que Molière touché de la patience & de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, & de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table: *Nos beaux-esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le Bon-homme.*

La plupart de ses actions n'étoient ni préméditées, ni suivies; le hasard en produisoit une partie, & l'autre étoit l'ouvrage des inspirations d'autrui. Lorsque Madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine & Despréaux représentèrent à notre Poète que cette séparation n'étoit pas décente & ne lui faisoit point honneur. Ils lui conseillèrent un raccomodement. La Fontaine, sans délibérer, partit. Il se rendit en droiteure chez sa femme: mais le domestique de la maison qui ne le connoissoit point, lui dit que Madame de La Fontaine étoit au salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis qui le retint à souper. La Fontaine bien régalé, oublia sa mission; & sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, & revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empresèrent de lui demander le succès de son voyage: *J'ai été pour voir ma femme, leur dit-il, mais je ne l'ai point trouvée; elle étoit au salut.*

L'amour des lettres est souvent un vainqueur impérieux qui domine sur les sentiments les plus naturels. Lorsque l'esprit est une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languissantes, semblent être arrêtées à ce charme puissant, & devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine, saisi par ces enchantements, étoit non-

seulement incapable des conversations ordinaires ainsi que le grand Corneille, La Bruyère, Rousseau, Mallebranche, &c. mais son indifférence alloit jusqu'à l'oubli de lui-même & des objets qui le regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660 (1), qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. De Harlay, depuis Premier Président, l'avoit adopté, & s'étoit chargé de son éducation & de sa fortune. Il y avoit déjà plusieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vue, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on vouloit jouir du plaisir de la surprise du père. La Fontaine, en effet, ne se douta point que ce fût son fils. Il l'entendit parler; & témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & de très-bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'étoit son fils; mais sans être plus ému: *Ah! répondit-il, j'en suis bien aise.*

Cette indifférence alloit en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour Madame de Bouillon, allant à Versailles, le rencontra le matin qui révoit seul sous un arbre du Cours. Le soir en revenant elle le trouva dans le même endroit & dans la même attitude, quoiqu'il fût très-froid, & qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée (2).

C'est ainsi que travailloit souvent La Fontaine; tous les endroits lui étoient bons & indifférents. Il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de biblio-

b 3

(1) Mort en 1722. De ce fils sont issus un garçon & trois filles qui sont encore existants.

(2) Ce n'est pas dans une position semblable qu'Horace eût dit:

..... *hæc ego mecum*
Compressis agito labris. Ubi quid datur oris,
Illudo chartis.

Horat. Sat. IV, v. 137, &c.

thèque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangements, la symmétrie étudiée des ornemens, la composition & le choix d'un appartement; toutes ces choses, devenues souvent l'inquiétude & le tourment de quelques personnes d'esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures, en plâtre & en terre cuite, des anciens Philosophes qu'il put rassembler ou faire jeter en moule. Cet assemblage le divertissoit; il appeloit ce réduit: *la chambre des Philosophes* (1).

Le célèbre Lully, natif de Florence, se mit un jour en tête d'avoir un Opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, & le berça si bien des promesses les plus flatteuses, qu'il parvint à son but. Lully étoit ardent impatient; & son activité ne permit point à La Fontaine de s'endormir. Il l'obsédoit sans cesse soit pour des dispositions toujours nouvelles de quelques scènes, soit pour des allongemens ou raccourcissements de certains vers, soit enfin pour des changements qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu'au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine & son Opéra, pour adopter celui d'Alceste de Quinault, qu'il mit en musique, & qui fut joué à Saint-Germain devant la Cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps & de son loisir, qu'au mépris du musicien, ne put se refuser à l'indignation qu'inspira ce procédé à tous ses amis. C'est à leur sollicitation qu'il composa le morceau plein de sel, intitulé *le Florentin*, qu'on trouve dans

(1) Voyez une Lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31 Août 1687, insérée parmi les Oeuvres de Saint-Evre-
mont.

ses œuvres posthumes, & dans lequel, en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractère :

*. Il me fit travailler.
Le paillard s'en vint réveiller
un enfant des neuf sœurs, enfant à barbe grise,
qui ne devoit en nulle guise
être dupe; il le fut, & le sera toujours;
vient encore un trompeur, je ne tarderai guères, &c.*

Incapable de haine, ou de conserver longtemps le ressentiment des injures, il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épîtres à Madame Thiange, où, parmi les excuses qu'il emploie, & en parlant des conseils qui lui avoient été donnés, il dit :

*Les conseils. Et de qui? du public; c'est la ville,
c'est la Cour, & ce sont toutes sortes de gens,
les amis, les indifférents,
qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je? on dit que non.*

C'est le seul ressentiment qu'il eut dans sa vie. Son humeur tranquille & débonnaire le rendoit insensible à toutes les petites délicatesses qui heurtent la vanité, & qui blessent l'amour-propre de la plupart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de sentir même la raillerie piquante: on en a déjà vu quelques exemples. Aussi ses amis avoient-ils le droit de lui faire, ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient: jamais il ne s'en fâchoit. Il souffroit aisément leur mauvaise humeur, & ne leur tenoit que des propos obligeants, même dans les occasions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'estime qu'il avoit de lui-même, son humilité naturelle, capable de faire honneur à la dévotion & à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la

connoissance de son mérite, & de la sublimité de ses talens. Ses productions étoient les fruits d'un génie aisé; elles couloient tellement de source, & lui coûtoient si peu d'effort, qu'il ne faisoit pas plus d'attention à ce qu'elles valoient, qu'il en faisoit à ce qui le regardoit lui-même. Personne n'ignora plus que lui l'estime dont il étoit digne: aussi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'industrie qu'il eût fallu pour cela, comme une peine, ou comme un soin qui ne le concernoit pas, & qui n'étoit que l'affaire des autres. C'étoit en vain qu'à table, ou dans un cercle, on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondît à la licence répandue dans une bonne partie de ses ouvrages. Personne n'étoit, ni plus retenu devant les femmes, qu'il aimoit & qu'il respectoit beaucoup, ni plus réservé & plus circonspect dans les conversations, même les plus familières & les plus libres. Lorsqu'il étoit obligé d'aller dans quelques compagnies où l'on exigeoit le récit de quelques Fables, ou de quelques Contes, il s'en excusoit modestement sur son incapacité à les bien rendre, & sur son défaut de mémoire. S'il étoit davantage pressé, il présentoit à sa place, dit-on, un nommé *Gaches* qu'il menoit souvent avec lui, & qui, prenant aussi-tôt la parole, s'acquittoit très-bien de ces sortes de commissions.

Personne ne fut si simple & si naïf dans son air, dans ses manières, & dans toutes ses actions. A le voir agir, à observer la singularité de ses surprises, on l'eût pris pour l'homme du monde le plus neuf ou le plus incapable de sentiment. Ce caractère, d'une ingénuité qui tenoit de l'enfance, ayant passé de sa plus tendre jeunesse dans son âge le plus mûr, pouvoit le faire regarder, par ceux qui ne le connoissoient pas, comme une espèce d'automate. C'est en badinant sur l'impression naturelle qui résultoit de son extérieur & de ses mœurs, que Madame de la Sablière dit un jour, après

avoir congédié tous ses domestiques à la fois: *Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat, & mon La Fontaine.*

Lorsqu'il publia son Livre des *Amours de Pſyché & de Cupidon*, la malignité de quelques courtisans voulut insinuer à plusieurs personnes, qu'il avoit eu en vue certaines amours de Louis XIV. L'on crut y découvrir des traits de plaisanterie & de satyre, qui, sans être même voilés par la fiction, s'appliquoient exactement à ce Monarque. Le goût de ces commentaires, & la fautive clef de cette prétendue énigme, commençoient à s'accréditer, lorsque La Fontaine, qui ne s'appercevoit de rien, & qui n'avoit eu aucune mauvaise intention, fut tout-à-coup effrayé par les avertissements de ses amis, & par la conséquence de ces bruits. Il courut faire part de ses craintes au Duc de Saint-Aignan, l'un des favoris de Louis XIV, qui, sans adopter entièrement ses excuses, en eut cependant compassion, & promit de le tirer d'affaire. *Faites relier, lui dit ce Seigneur, un exemplaire de cet ouvrage. Je vous introduirai chez le Roi, dans le moment qu'il sera le plus environné de courtisans; vous lui présenterez vous-même votre livre, & soyez persuadé qu'après cette démarche il n'y aura plus d'interprétations.* Ce projet eut le succès qu'on en attendoit; chacun se tut, & La Fontaine reprit sa tranquillité ordinaire.

La mort de M. Colbert, arrivée en 1633, laissa une place vacante à l'Académie Française, pour laquelle La Fontaine (1) & Despréaux furent en concurrence. Ces deux grands poëtes avoient également le droit de se mettre sur les rangs. Mais la licence répandue dans les ouvrages de notre Au-

b 5

(1) Il avoit alors soixante-trois ans.

teur (1), réveilloit dans cette Compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine, que la plupart des Académiciens désiroient pour confrère, à cause de son rare génie & de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despréaux étoit plus connu à la Cour. Louis XIV même l'honoroit d'une bienveillance particulière (2). Son parti se hâta d'intéresser la religion du Roi; & les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine, demeurèrent suspendus. Dans cet intervalle, il parut sentir l'aiguillon de la gloire qu'il avoit jusqu'alors regardée avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter, & le tirèrent de son inaction naturelle. Il se donna des mouvements, & présenta au Roi une Ballade, dont l'envoi étoit ajusté aux circonstances dans lesquelles se trouvoit La Fontaine. Il y sollicita en sa faveur, & tire parti du refrain, qui sert en même temps à célébrer la gloire du Monarque.

*Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
certains récits qui ne sont que sonnettes;
si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
que veut-on plus? Soyez moins rigoureux,
plus indulgent, plus favorable qu'eux;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
l'évènement ne peut que m'être heureux.*

(1) Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis à l'Académie Française, il écrivit, dit M. Perrault, une lettre à un Prélat de la Compagnie, où il marquoit, & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution où il étoit de ne plus composer rien de semblable.

(2) Il étoit chargé, dès ce temps-là, par Louis XIV, d'écrire son histoire, conjointement avec Racine; & Despréaux étoit alors à la suite de ce Prince, pour être témoin oculaire de ses expéditions. M. de Valincourt succéda à Racine, & fut associé à Despréaux, après la mort duquel il resta seul chargé de cet ouvrage.

Il prit fort à cœur le succès de cette affaire, & c'est le seul trait d'ambition qu'on puisse remarquer dans le cours de sa vie. Cependant six mois s'étoient écoulés sans décision de la part du Roi, lorsqu'une autre place vint à vaquer à l'Académie par la mort de M. Bezons; Despréaux y fut élu. Ce fut alors que Louis XIV, mieux disposé en faveur de Despréaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les suffrages de l'Académie, s'expliqua ainsi au Député qui venoit lui rendre compte de cette seconde élection: *Le choix qu'on a fait de M. Despréaux, n'est agréable, & sera généralement approuvé. Vous pouvez, ajouta-t-il, recevoir incessamment La Fontaine, il a promis d'être sage.*

L'Académie reçut avec joie cette approbation; & sans attendre la réception de Despréaux, qui se trouvoit en Flandres avec le Roi, & qui eût été faite le même jour, elle se hâta de procéder à celle de La Fontaine, qui se fit le 2 Mai 1684. Cet empressement, & la haute opinion qu'on avoit de ses talents, furent manifestés publiquement dans cette assemblée, par M. l'Abbé de la Chambre, qui étoit alors Directeur. Il prit la parole, & s'adressant à La Fontaine: *L'Académie, dit-il, reconnoît en vous, Monsieur, un de ces excellents ouvriers, un de ces fameux artisans de la belle gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, & pour perpétuer la mémoire d'un règne si fécond en merveilles.*

Elle reconnoît en vous un génie aisé & facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui, dans sa simplicité apparente, & sous un air négligé, renferme de grands trésors & de grandes beautés.

Il fut estimé & chéri de ses confrères, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur & cette bonté de caractère qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple,

doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre méfintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetière se fut rendu indigne de la place qu'il occupoit à l'Académie, & qu'il fut question de l'en exclure (1), La Fontaine ne put se résoudre à concourir à cette flétrissure. Il voulut donc étayer Furetière de son suffrage; mais malheureusement, l'une de ses distractions ordinaires (2) le surprit au moment qu'on alloit au scrutin pour cette exclusion. Au lieu de placer ses boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche, & ajouta une voix à celles qui étoient déjà contre Furetière, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoissoit, ni les intrigues, ni l'art de briguer les faveurs; il fuyoit la Cour, pour laquelle il n'avoit pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès desquels il falloit s'affujettir, se contraindre, ou se déguiser. Mais il n'est pas moins surprenant qu'il ait échappé seul,

(1) Voyez l'Histoire de l'Académie par M. Pélisson, où les particularités & les causes de cette exclusion sont détaillées.

(2) Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être aperçu; lorsqu'un de ses amis, qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son compliment. C'étoit Madame d'Herward, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, qui, à l'insçu de La Fontaine, avoit fait mettre cet habit dans sa chambre, à la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, & ce fait est confirmé par une tradition bien constante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une personne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis qui s'étoient embarqués sous sa conduite. Mais le portier lui ayant dit que son maître étoit mort depuis huit jours: *Ah!* répondit La Fontaine avec étonnement, *je ne croyois pas qu'il y eût si long-temps.*

parmi tous les grands hommes de son temps, aux libéralités & aux bienfaits de Louis XIV, auxquels, comme l'observe M. de Voltaire, il avoit droit de prétendre, & par son mérite, & par sa pauvreté. Après la mort de Madame de la Sablière, il se trouva réduit dans la situation la plus difficile à supporter. En perdant cette illustre amie, La Fontaine perdit aussi les douceurs de la vie qui lui étoient les plus chères & les plus précieuses. Son repos & sa tranquillité en furent troublés. Il se vit isolé, & contraint de pourvoir à ses besoins, devenus plus sensibles par l'âge, & que l'attention & la générosité de sa bienfaitrice lui avoient laissé ignorer pendant une bonne partie de sa vie. La nécessité, s'il faut le dire, pensa pour lors l'exiler de sa patrie, & dérober honteusement à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit aussi connu par ses ouvrages en Angleterre, qu'estimé par les qualités de son ame. Madame de Bouillon (1) s'y trouvoit alors avec Madame de Mazarin, sa sœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris: elles voulurent l'attirer à Londres, & se joignirent pour cet effet à Madame Harvey (2), au Duc de Devonshire, à Milord Montaigu, à Milord Godol-

(1) Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687 pour voir sa sœur.

(2) Elisabeth Montaigu, veuve de M. le Chevalier d'Harvey, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en Ambassade par Charles II. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit & de mérite. C'est elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre Madame de Mazarin, avec qui elle lia ensuite une amitié très-étroite. Etant allé à Paris en 1683, La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez Milord Montaigu son frère, Ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la Fable du *Renard Anglois*, où La Fontaine a fait entrer son éloge, & qu'il lui adressa.

phin, qui, tous ensemble, s'engagèrent à lui assurer une subsistance honorable. Saint-Evremont ne fut pas le dernier à vouloir le séduire. Il lui écrivit plusieurs lettres, & La Fontaine étoit ébranlé, lorsqu'il fut détourné de ce voyage par les dernières circonstances de sa vie, dont je vais rendre compte (1).

Vers la fin de 1692, il tomba dangereusement malade. Jusqu'alors il n'avoit guère porté sa vue sur le culte ni sur les objets de la Religion; & les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli & dans la profonde indifférence qui régnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, & guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit, ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention, de quelque nature qu'elle pût être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet, & moins encore de se porter à la contemplation des choses qui sont hors de la sphère naturelle de l'homme. Le Curé de St. Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet (2), homme d'esprit, & qui pour lors étoit Vicairé de cette paroisse. Ce prêtre, pour donner à sa visite un air moins sérieux & moins suspect, se fit annoncer de la part de son

(1) L'on prétend qu'alors La Fontaine se mit à apprendre la langue Angloise, & que la sécheresse & l'ennui de cette étude, le détournèrent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit, dès ce temps, aussi connue qu'aujourd'hui. Saint-Evremont, à portée de l'instruire de ce qui s'y passoit, n'apprit jamais l'Anglois; & La Fontaine étoit moins capable qu'un autre, d'être arrêté par une précaution aussi superflue.

(2) *Anable Poujet*. Il venoit de quitter récemment les bancs de la Sorbonne, où il avoit pris tous ses grades & le bonnet de Docteur. Il entra depuis dans l'Oratoire. Il composa le Catéchisme de Montpéllier, & mourut à Paris en 1723.

père, chez qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de sa santé. Pour lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun, qui l'étoit encore plus particulièrement du malade. Après les politesses d'usage, le P. Poujet fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion, & sur les preuves qu'on en tire, tant de la raison que des Livres saints. Sans se douter du but de ses discours: *Je me suis mis*, lui dit La Fontaine avec sa naïveté ordinaire, *depuis quelque temps, à lire le Nouveau Testament: je vous assure, ajouta-t-il, que c'est un fort bon livre; oui, par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu; c'est l'éternité des peines: je ne comprends pas, dit-il, comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le P. Poujet satisfit à cette objection, par les meilleures raisons qu'il put trouver dans ce moment; & La Fontaine, après plusieurs répliques, fut si content de l'entendre, qu'il le pria de revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, & lui laissa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette séparation préméditée, étoit d'amener La Fontaine à la confiance de ses sentiments & de ses dispositions présentes. En effet, satisfait de cette visite, il dit à son ami, que s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre Directeur que cet Ecclésiastique.

Le P. Poujet, instruit du succès de sa visite, fut exact depuis ce temps, à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, & de répondre à ses questions, avec l'adresse & la sagesse d'un habile homme. Ce n'étoit, au fond, ni l'impïété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine, toujours vrai, toujours sincère, & rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'instruire & à se convaincre. Il ne vouloit point faire tenir à sa bouche un langage que son cœur

ou son esprit démentissent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la manière dont le P. Poujet fut y satisfaire. Mais je ne ferois passer sous silence deux points intéressants, sur lesquels La Fontaine eut peine à se rendre. Le premier fut une satisfaction publique sur ses Contes, que ce directeur exigea de lui: l'autre, la promesse de ne jamais donner aux Comédiens une pièce de théâtre qu'il avoit composée depuis peu, & dont il avoit reçu les applaudissements des connoisseurs & des amis auxquels il l'avoit lue.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ses Contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicieux qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant, ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui: & comme sa manière ordinaire étoit de juger des autres par lui-même, il attribuoit ce qu'on lui disoit là-dessus, à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se défendoit contre l'espèce d'amende-honorable qu'on exigeoit de lui; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta sur ses répugnances. La Fontaine convaincu, se résigna, & consentit à ce que ce directeur jugeroit nécessaire & convenable dans cette occasion. Quant à la pièce de théâtre, il ne se rendit point avec la même docilité. Les discussions & la controverse, entre son ami Racine & M. Nicole, sur ce point, étoient encore présentes à son esprit. La décision du P. Poujet lui parut trop sévère; il en appela à une consultation en forme de plusieurs Docteurs de Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable, & sans balancer, il jeta sa pièce au feu, sans en retenir de copie. Cet ouvrage est resté perdu; on n'en fait pas même le titre.

Parmi tous ces débats & toutes ces exhortations, où se trouvoient employées, tantôt une douce persuasion, & tantôt la crainte des peines de l'autre vie,

je

je ne dois pas oublier les réflexions de la garde de La Fontaine, qui désignent d'une manière aussi naturelle qu'originale, les sentiments & l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh! ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il est plus bête que méchant*. Une autre fois, avec un air de compassion: *Dieu n'aura jamais*, disoit-elle, *le courage de le damner*.

Enfin, après plus de six semaines de conférences assidues & redoublées, La Fontaine fit une confession générale, & reçut le saint-viatique le 12 Février 1693, avec des sentiments dignes de la candeur de son ame, & des vertus du meilleur Chrétien. C'est dans ce moment, qu'avec une présence d'esprit admirable, & dans les meilleurs termes, il détesta ses Contes (1) en présence de Messieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier de se rendre chez lui par Députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions, & de la protestation authentique qu'il fit, de n'employer ses talents à l'avenir, s'il recouvroit la santé, qu'à des sujets de piété (2).

(1) Il renonça en même temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ses Contes qu'il avoit retouchée, & qui s'imprimoit alors en Hollande.

(2) Quelques-uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne relèveroit point de cette maladie: & ce fut dans ce temps que le Poëte Linière répandit dans Paris l'épigramme suivante:

*Je ne jugerai de ma vie
d'un homme avant qu'il soit éteint:
Pélesson est mort en impie,
& La Fontaine comme un saint.*

Cependant aucuns de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas: & de ce que la violence de la maladie avoit surpris Pélesson, sans lui donner le temps de recevoir les derniers Sacraments qu'il avoit différés au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fut mort en impie

Il tint exactement parole (1). Il revint de cette maladie, & la première fois qu'il put assister à l'Académie, il y renouvela la protestation qu'il avoit faite devant les Députés, & fit lecture, dans l'assemblée, d'une paraphrase en vers François, de la prose des morts *Dies iræ*. Il l'avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort, & pour se pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion.

Le jour qu'il reçut le saint-viatique, Monsieur le Duc de Bourgogne, qui n'avoit encore atteint que sa onzième année, fit une action digne du sang des Bourbons. De son pur mouvement, & sans y être porté par aucun conseil, il envoya un Gentilhomme à La Fontaine, pour s'informer de l'état de sa santé, & pour lui présenter, de sa part, une bourse de cinquante louis-d'or. Il lui fit dire en même temps, qu'il auroit souhaité d'en avoir davantage; mais que c'étoit tout ce qui lui restoit du mois courant, de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs. Ce Prince dans qui l'Europe voyoit de si bonne heure germer les vertus & les sentiments dignes de la grandeur de son rang, se mit dès ce temps à la tête des bienfaiteurs de La Fontaine; & par ses largesses, écarta la nécessité qui, comme nous l'avons vu plus haut, alloit bientôt livrer La Fontaine à l'ambitieux rivalité d'une Nation qui nous dispute la gloire de soutenir le mérite, & de récompenser les talents.

(1) C'est par une erreur peu réfléchie & mal hasardée, que Lokman, dans son livre des Amours de Psyché & de Cupidon, en Anglois, in-8°. 1744, imprimé à Londres, suppose dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie, il composa encore quelques pièces trop libres, & dans le goût de ses Contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un Livre intitulé: *Ouvrages de Prose & de Poësie, des sieurs Maucroy & de La Fontaine*, qui parut en 1685; époque bien antérieure à la conversion de La Fontaine, & qu'il pouvoit aisément consulter.

Après sa maladie, La Fontaine fut invité par Madame d'Hervard (1), qui l'aimoit beaucoup, à venir loger chez elle. Il accepta cette offre; & retrouva dans cet asyle les douceurs & les attentions que Madame de la Sablière avoit eues autrefois pour lui. Il se mit alors à traduire en vers les hymnes de l'Eglise. Mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail: il l'avoit entrepris trop tard, pour être fécondé de ce feu poétique qui l'avoit autrefois animé, & qui se trouvoit alors éteint & dissipé par l'âge, la maladie, le régime, & par les austérités qu'il pratiquoit dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, & plus il sentoit diminuer ses forces, plus il redoubloit de ferveur (2). Il mourut le 13 Mars 1695, âgé de soixante-treize ans huit mois cinq jours, & fut enterré dans le cimetière de St. Joseph au même endroit où l'on avoit placé le corps de son ami Molière, vingt-deux ans auparavant. Lorsqu'on le déshabilla pour le mettre au lit de

c 2

(1) Femme de M. d'Hervard, Conseiller au Parlement, qui conserva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il se faisoit un plaisir de montrer dans sa maison, depuis-lors l'hôtel d'Armenonville, la chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maison de Cicéron.

(2) C'est ici l'occasion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ses dispositions. Il l'écrivit à son ami M. de Maucroy, un mois avant sa mort.

„Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien
 „vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies
 „plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour
 „tâcher de m'inspirer du courage; mais ce n'est pas de
 „quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis
 „n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux
 „mois que je ne fors point, si ce n'est pour aller un peu
 „à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en
 „revenois, il me prit, au milieu de la rue. . . une si
 „grande foiblesse, que je crus véritablement mourir. O!

la mort, il se trouva couvert d'un cilice (1). Ce que M. Racine le fils n'a point laissé échapper, lorsqu'il le dépeint ainsi:

*Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
vrai dans sa pénitence, à la fin de ses jours;
du Maître qu'il approche, il prévient la justice,
& l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.*

Il me reste un mot à dire de ses compositions, & à caractériser plus particulièrement son génie. Il ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ses ouvrages. L'indépendance de son esprit fut égale à celle de sa vie; & l'amour de la liberté fut le guide de sa plume & de ses productions, comme il l'étoit de son goût & de ses inclinations. C'est cette aisance & cette facilité d'écrire, qui le faisoit ingénieusement appeler par Madame de Bouillon, *un Fablier*, pour dire que ses Fables étoient une production naturelle des idées qui se trouvoient tout arrangées dans sa tête. Le soin de les en retirer, fut tout son travail, ou pour mieux dire, fut l'ouvrage de la plus douce & tranquille rêverie dont il s'occupoit. Aussi ne fit-il pas plus de cas de ces mêmes ouvrages, que de la peine qu'ils lui coûtèrent. C'est ainsi qu'il apprécia modestement l'un & l'autre dans l'építaphe qu'il s'est composée lui-même.

*Jean s'en alla comme il étoit venu,
mangeant son fonds après son revenu,
& crut les biens chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien fut le dispenser;*

„mon cher, mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais
„comparoître devant Dieu? Tu fais comme j'ai vécu. Avant
„que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront
„peut-être ouvertes pour moi.“ *Oeuvres diverses de La
„Fontaine, T. 3, pag. 173, édit. de La Haye, 1729.*

(1) M. l'Abbé d'Oliver a vu ce cilice entre les mains de M. de Maucroy, qui le gardoit comme un monument précieux de la mémoire de cet illustre ami.

*deux parts en fit, dont il fouloit passer.
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.*

Ses expressions délicates, enjouées & naïves, furent des copies fidelles de la belle nature, dont le goût, de concert avec l'esprit, lui firent saisir partout les nuances & les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des grâces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Ésope, il l'a surpassé, autant par la justesse des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phèdre, il l'a laissé derrière lui, & s'est ouvert dans ses Fables une carrière toute neuve, toute parsemée de fleurs & d'agrémens piquants (1). Aussi peut-on dire qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre.

Ses Contes, quoique d'une moindre perfection, sont des chefs-d'œuvre d'une autre espèce, qui, dans le genre naïf, serviroient toujours de modèle pour la narration. L'intérêt & la saillie, toujours à côté du simple & du naturel, y charment l'esprit, & surprennent l'imagination d'une manière agréable & séduisante. Lorsque La Fontaine raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction, on s'oublie soi-même; & livré à une espèce d'enchantement, l'on croit entendre & voir tout ce qu'on lit. S'il change de style, & qu'il adresse quelquefois la parole aux Dames dans ses vers, quelle élégance, quelle finesse dans ses com-

c 3

(1) C'est ce qu'il ne connoissoit pas, se mettant fort au-dessous de Phèdre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, *cela ne tiroit point à conséquence, & La Fontaine ne le cédoit ainsi à Phèdre, que par bêtise.* Mot plaisant, expression singulière, mais qui caractérise d'une manière aussi fine que juste, l'indifférence d'un génie supérieur, qui néglige de rechercher son mérite.

pliments! quelle tournure délicate & galante dans ses louanges!

A travers tous ces avantages, cet excellent Auteur n'a pas mis la dernière main à toutes ses pièces. Libre en écrivant, comme en toute autre chose, son indolence & sa paresse se manifestent quelquefois par des constructions vicieuses, ou par des défauts de langage. Mais par-tout où l'on puisse s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on aperçoit toujours l'homme de génie & le grand écrivain. S'il pouvoit être soupçonné de malice ou de quelqu'adresse recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, sont souvent l'effet de l'art; tant elles sont imperceptibles & réparées par les choses qui les précèdent ou qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit se gêner, comme nous l'avons observé plus haut; il suivoit son humeur & sa fantaisie, & parcourant tantôt un sujet & tantôt un autre, il se livroit à différents genres, ce qui lui a fait quelquefois négliger la correction dans ses Poésies. Cette légèreté d'humeur dont il se divertissoit lui-même, mettoit fort en colère Madame de Sévigné; qui, dans une de ses lettres, dit, d'un air piqué: *Je voudrois faire une fable qui lui fit entendre combien cela est misérable, de forcer son esprit à sortir de son genre, & combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique.* En ceci cependant, La Fontaine, loin de forcer son esprit, ne suivoit que son caprice & son inconstance: c'est ainsi qu'il s'en explique dans un discours à Madame de la Sablière.

*Papillon du Parnasse & semblable aux abeilles,
à qui le bon Platon compare nos merveilles;
je suis chose légère, & vole à tous sujets.
Je vais de fleur en fleur, & d'objets en objets;
à beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire.
Ferois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.*



A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR!

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. Fose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse;

mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, & tout ensemble si agréables: car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite; mais à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage. Ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins;

quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une Province, où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, & qu'il en subjugué une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs règnent dans les Cours des autres Princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste: avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années: vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sen-

sible à notre Monarque, mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples & de nations. Je devois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, & n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci: c'est, Monseigneur, que je suis avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant,
& très-fidelle Serviteur,
DE LA FONTAINE.



P R E F A C E.

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce Recueil. Ce n'est pas (1) qu'un des Maîtres de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun: que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces récits, la briéveté, qu'on peut fort bien appeler l'ame du Conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne fauroit partir que d'un homme d'excellent goût: je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les grâces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur

(1) Patru, célèbre Avocat au Parlement de Paris, & membre de l'Académie Françoisé.

celui des modernes. C'est de tout temps, & chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les Fables qu'on attribue à Esope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit: car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystère là-dessous; d'autant plus que les Dieux ne se lassioient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique & la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fictions; & Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers, les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs, la poésie & nos Fables. Phèdre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; & par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des Philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin, les mo-

dernes les ont suivis. Nous en avons des exemples, non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise: au contraire, je me suis flatté de l'espérance, que, si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible, que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire, celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation; soit que ma témérité ait été heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein: quant à l'exécution, le public en fera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance, ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela; j'ai cru qu'il falloit, en récompense, égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la langue Latine n'en demandoit pas davantage; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoitra dans cet auteur le vrai caractère

& le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes: moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs: c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit, qu'on ne sauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces Fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en releveroient le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage, qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & par sa matière. Car, qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'Apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sai comme ils n'ont point fait descendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie & à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles; & la parabole est-elle autre chose que l'Apologue? c'est-à-dire, un exemple fabuleux,

& qui s'infinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse: il n'y en a point, quand des abeilles & des fourmis sont capables de cela-même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa République, y a donné à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les enfans suçent ces Fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre: car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays, sans considérer comment il en sortiroit: que cela le fit périr, lui & son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant, que le Renard & le Bouc descendirent au fond d'un puits, pour y éteindre leur soif; que le Renard en sortit, s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade, comme d'une échelle; qu'au contraire le Bouc y demeura, pour ne pas avoir eu tant de prévoyance; & par conséquent, qu'il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant; ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence: car, dans le fonds, elles portent un sens très-solide.

Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel & la terre; de même aussi, par les raisonnemens & les conséquences que l'on peut tirer de ces Fables, on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des animaux, & leurs divers caractères y sont exprimés: par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pièces si différentes, il composa notre espèce, il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces Fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent, confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux-venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans, ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut: il leur faut apprendre ce que c'est qu'un Lion, un Renard, ainsi du reste; & pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoi les Fables travaillent: les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces, cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage. L'Apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler, l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la Fable, l'ame est la moralité. Aristote n'admet la Fable que dans les animaux; il en exclut les hommes & les plantes.

Cette

Cette règle est moins de nécessité que de bien-
séance, puisque ni Esope, ni Phèdre, ni aucun des
Fabulistes ne l'a gardée: tout au contraire de la
moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est
arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits
où elle n'a pu entrer avec grâce, & où il est aisé
au lecteur de la suppléer. *On ne considère en France
que ce qui plaît: c'est la grande règle, & pour ainsi
dire la seule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un
crime de passer par-dessus les anciennes coutumes,
lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans
leur faire tort. Du temps d'Esope, la Fable étoit
contée simplement, la moralité séparée, & toujours
ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas affu-
jetti à cet ordre: il embellit la narration, & trans-
porte quelquefois la moralité de la fin au commen-
cement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver
place, je ne manque à ce précepte, que pour en
observer un qui n'est pas moins important: c'est
Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut
pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité
de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jam-
mais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut
réussir, n'en vient jusques-là; il abandonne les
choses dont il voit bien qu'il ne fauroit rien faire
de bon.

Et quæ

Desperat tractata nirescere posse, relinquat.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques
moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien
espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope.
Je ne vois presque personne qui ne tienne pour
fabuleuse, celle que Planude nous a laissée. On
s' imagine que cet auteur a voulu donner à son hé-
ros un caractère & des aventures qui répondissent

Tom. I.

d

P R E F A C E.

à ses Fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esope: on y trouve trop de naïvetés; & qui est le Sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Esope, est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet des sept Sages*; c'est-à-dire, d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le *Banquet des sept Sages* est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout: quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, & de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne ferois que mentir sur la foi d'autrui: me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car, ce que je puis, est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai: *Vie d'Esope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas; & Fable pour Fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.



LA VIE
D'ESOPPE
LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère & d'Esoppe. A peine même fait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, vu que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de Princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celle d'Esoppe & d'Homère; c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car, Homère n'est pas seulement le père des Dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Esoppe, il me semble qu'on le doit mettre au nombre des Sages, dont la Grèce s'est tant vantée; lui qui enseignoit la véritable sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes, mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses; particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esoppe ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esoppe, que ce qui m'a

semblé trop puérite, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienfiance.

Esope étoit Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il nâquit vers la cinquante septième Olympiade, quelques deux-cents ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature ou bien de se plaindre d'elle: car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme; jusqu'à lui refuser entièrement la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or, il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues: il les trouva belles, & les fit ferrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades: puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bègue, & paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-punissable. Le pauvre Esope se jeta aux pieds de son maître, & se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit, pour toute grâce, qu'on fûrît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la bû en présence de son Seigneur, semit les doigts dans la bouche, & ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant.

Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esopé. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche, mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes crues encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esopé se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prièrent au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Esopé les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eût remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, & prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esopé les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par le même moyen, lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; & en s'éveillant: qu'est ceci? dit-il, ma voix est devenue libre, je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui étoit-là en qualité d'économe, & qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement, pour une faute qui ne le méritoit pas, Esopé ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au maître, qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien

avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en feroit qu'à blasphémer & à médire de leur Seigneur. Le maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, & lui demanda si, pour de l'argent, il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir: mais je te vendrai, si tu le veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le Marchand dit: est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappela & lui dit: achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient & qui soient méchants, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: les Dieux soient loués; je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées ce marchand trafiquoit d'esclaves: si bien qu'allant à Ephèse pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage, fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui répartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain; c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise: mais dès la dînée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant: ainsi le soir, & de même le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Esopé, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun fardo sa marchandise: Esopé, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner du lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entr'autres un Philosophe appelé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils favoient faire: tout, respirèrent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son Chantre mille oboles, son Grammairien trois mille; & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esopé par-dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grâce; on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esopé à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esopé répondit; à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère, & se faire moquer de lui. Il jugea à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, & alla dire au logis, qu'il venoit d'acheter un jeune esclave, le plus beau du monde,

& le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui fervoient sa femme, se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit longtemps que le Philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit: car, quoiqu'on puisse juger par-là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon-sens, & de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie, aussi bien que le jardinage: c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier, qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme, qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouferoit un second, qui auroit aussi des enfants d'une autre femme: sa

nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoir toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules: elle étoit maîtresse des unes & mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le Philosophe & sa femme. Le Philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope: Va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage: on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément, va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie? Esope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne qui enduroit tout, & revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le Philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons, ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une nœce considérable, & fit tant, qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda, pourquoi tant d'aprêts? Esope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la dame fut cette

nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître. & tous les jours se fauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les fausses: l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord ce mets; à la fin ils s'en degoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité & de la raison. Par elle on bâtit les villes & on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Eh bien, dit Xantus (qui prétendoit l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi; & je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur; & qui pis est, de la calomnie. Par elles on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce valet lui

étoit fort nécessaire, car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Esope. Eh trouvez-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place; & voyant un paysan qui regardoit toute chose avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il fût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même: c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout, il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit que blâmer son cuisinier: rien ne lui plaisoit; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du Philosophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée: il faut brûler l'ouvrière, car elle ne me fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais quêrir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le Philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Esope trouvoit occasion de rire, & de dire des bons-mots; Xantus l'avoit envoyé en certain endroit: il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme

les huissiers le conduisoient: ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? savois-je que l'on me feroit aller où je vais? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si rempli d'esprit.

Xantus de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope; & combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débâche avec ses disciples, Esope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débâche de vin, leur dit-il, a trois degrés; le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer tout entière; & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien alarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour qu'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du Philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée: Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non les fleuves qui entrent dedans: c'est pourquoi que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le di-

scéple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu: si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentiroit; partant qu'il prit garde au premier présage qu'il auroit, étant forcé du logis: s'il étoit heureux, & que par exemple deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée: s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Esope: qu'on lui donne les écrivains. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas: il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs! moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu: mon maître qui n'en a vu qu'une est prié de nées. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope; mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée (1) des premières lettres de certains mots. Le Philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous

(1) α β δ α ε ζ η.

fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté & la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le Philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les Dieux ne gardent de l'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres: ce me sera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots: *Ἀποβας, Βήματα*, &c. C'est-à-dire: *Si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* Puisque tu es si subtil, répartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi: n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Esope, je vous dénoncerai au Roi Denis; car c'est à lui que le trésor appartient; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le Philosophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot, de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation; ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles renfermoient un triple sens, & signifioient encore: *en vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Esope, est-ce ainsi que les Philosophes s'acquittent de leurs promesses? mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré-vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un esclave. Le

Philosophe fut consulté là-dessus, & comme étant philosophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda du temps, & eut recours à son oracle ordinaire: c'étoit Esope. Celui-ci conseilla de le produire en public; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun éclata de rire; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer le vase, mais la liqueur qui y étoit renfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître & l'esclave: si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le Philosophe résista long-temps. A la fin, le Prévôt de Ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il avoit, comme Magistrat; de façon que le Philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige; & que l'aigle enlevant leur sceau, ne signiïoit autre chose qu'un Roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos, qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens, de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'Ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'Am-
bassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Esope
avec eux, il auroit peine à les réduire à ses vo-
lontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon-sens
du personnage. Crésus le leur envoya demander,
avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui
livroient. Les principaux de la ville trouvèrent
ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que
leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'ache-
teroiént aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur
fit changer de sentiment, en leur contant que les
loups & les brebis ayant fait un traité de paix, cel-
les-ci donnèrent leurs chiens pour ôtages. Quand el-
les n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglè-
rent avec moins de peine qu'ils ne faisoient aupara-
vant. Cet apologue fit son effet: les Samiens prirent
une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient
prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, &
dit qu'il les serviroit plus utilement, étant près du
Roi, que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si
chétive créature lui eût été un si grand obstacle.
Quoi? voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes
volontés! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds.
Un homme prenoit des fauterelles, dit-il: une ci-
gale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la
tuer comme il avoit fait les fauterelles. Que vous
ai-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point
vos bleds; je ne vous procure aucun dommage;
vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me
fers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble
à cette cigale, je n'ai que la voix, & ne m'en suis
point servi pour vous offenser. Crésus, touché
d'admiration & de pitié, non-seulement lui par-
donna, mais il laissa en repos les Samiens à sa
considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses Fables,
lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé
par lui vers les Samiens, qui discernèrent à Esope
de

de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appeloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycéus, Roi de Babylone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées: en quoi Lycéus, assisté d'Esopé, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut si méchant, que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esopé, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Esopé eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycéus. Lycéus, persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fit mourir promptement le traître Esopé. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie, & à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, Roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esopé, crut à l'avenir rendre Lycéus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des architectes qui fussent bâtir une tour en l'air, & par le même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycéus ayant lu les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roi regretta Esopé: quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, &

manda qu'il enverroit au printemps les architectes & le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme son enfant; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur-tout, n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements & de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Esope choisit des aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas; & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Esope dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les architectes quand il feroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Necténabo, que je vous ai trouvé les ouvriers, fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa

toutefois ceci à Esope. J'ai des cauales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone: qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, & allèrent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux? pour quoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope: car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi: comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, & conçoivent par les entendre?

Ensuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil & savants en questions énigmatiques. Il leur fit un régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esope diverses choses: celle-ci entr'autres; il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arc-boutants, & autour de ces arc-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; & les arc-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, & que j'aie la confusion pour moi

partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions sur des choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessoit de devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria: voilà la plus grande fausseté du monde: je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance: ce Roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa pas partir sans embrassements & sans lui faire promettre sur les autels, qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde: on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable: de

près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent désir de vengeance (contre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilège, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme des gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase. Esope le nia avec des sermens: on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des apologues: les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, & l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reprit de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que moi me vengera: je périrai, mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asyle, parce que ce n'est qu'une petite chapelle: mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite

fûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, non-obstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autres que d'expier leur forfait, & satisfaire aux mânes d'Esopé. Aussi-tôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit: les hommes vengèrent aussi la mort de leur Sage. La Grèce envoya des Commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.



T A B L E
D E S F A B L E S
C O N T E N U E S
D A N S L A P R E M I E R E P A R T I E.

<i>Avis du Libraire,</i>	page III.
<i>Vie de la Fontaine,</i>	V.
<i>Épître dédicatoire à Mgr. le Dauphin,</i>	XXXIX.
<i>Préface,</i>	XLIII.
<i>Vie d'Esopé,</i>	LI.

L I V R E P R E M I E R.

<i>A Monseigneur le Dauphin,</i>	1.
<i>FABLE I. La Cigale & la Fourmi,</i>	3.

T A B L E

FABLE II. <i>Le Corbeau & le Renard,</i>	page 4.
FABLE III. <i>La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf,</i>	ibid.
FABLE IV. <i>Les deux Mulets,</i>	5.
FABLE V. <i>Le Loup & le Chien,</i>	6.
FABLE VI. <i>La Genisse, la Chèvre & la Brebis, en so- ciété avec le Lion,</i>	7.
FABLE VII. <i>La Bêface,</i>	8.
FABLE VIII. <i>L'Hirondelle & les petits Oiseaux,</i>	9.
FABLE IX. <i>Le Rat de ville & le Rat des champs,</i>	11.
FABLE X. <i>Le Loup & l'Agneau,</i>	12.
FABLE XI. <i>L'Homme & son Image,</i>	13.
FABLE XII. <i>Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dra- gon à plusieurs queues,</i>	14.
FABLE XIII. <i>Les Voleurs & l'Ane,</i>	15.
FABLE XIV. <i>Simonide préservé par les Dieux,</i>	ibid.
FABLE XV. <i>La Mort & le Malheureux,</i>	17.
FABLE XVI. <i>La Mort & le Bûcheron,</i>	18.
FABLE XVII. <i>L'Homme entre deux âges, & ses deux Maîtresses,</i>	19.
FABLE XVIII. <i>Le Renard & la Cicogne,</i>	20.
FABLE XIX. <i>L'enfant & le Maître d'école,</i>	21.
FABLE XX. <i>Le Coq & la Perle,</i>	22.
FABLE XXI. <i>Les Frêlons & les Monches à miel,</i>	ibid.
FABLE XXII. <i>Le Chêne & le Roseau,</i>	24.

DES FABLES.

LIVRE DEUXIEME.

- FABLE I. *Contre ceux qui ont le goût difficile,* page 25.
- FABLE II. *Conseil tenu par les Rats,* 26.
- FABLE III. *Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe,* 28.
- FABLE IV. *Les deux Taureaux & une Grenouille,* *ibid.*
- FABLE V. *La Chauve-souris & les deux Belettes,* 29.
- FABLE VI. *L'Oiseau blessé d'une flèche,* 30.
- FABLE VII. *La Lice & sa Compagne,* 31.
- FABLE VIII. *L'Aigle & l'Escarbot,* *ibid.*
- FABLE IX. *Le Lion & le Moucheron,* 33.
- FABLE X. *L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de sel,* 34.
- FABLE XI. *Le Lion & le Rat,* 35.
- FABLE XII. *La Colombe & la Fourmi,* 36.
- FABLE XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits,* 37.
- FABLE XIV. *Le Lièvre & les Grenouilles,* 38.
- FABLE XV. *Le Coq & le Renard,* 39.
- FABLE XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle,* 40.
- FABLE XVII. *Le Paon se plaignant à Junon,* 41.
- FABLE XVIII. *La Chatte métamorphosée en femme,* 42.

T A B L E

FABLE XIX.	<i>Le Lion & l'Ane chassant,</i>	page 44.
FABLE XX.	<i>Testament expliqué par Esope,</i>	45.

LIVRE TROISIEME.

FABLE I.	<i>Le Meünier, son Fils & l'Ane,</i>	48.
FABLE II.	<i>Les Membres & l'Estomac,</i>	51.
FABLE III.	<i>Le Loup devenu Berger,</i>	52.
FABLE IV.	<i>Les Grenouilles qui demandent un Roi,</i>	53.
FABLE V.	<i>Le Renard & le Bouc,</i>	54.
FABLE VI.	<i>L'Aigle, la Laye & la Chatte,</i>	55.
FABLE VII.	<i>L'Inroque & sa Femme,</i>	57.
FABLE VIII.	<i>La Goutte & l'Araignée,</i>	58.
FABLE IX.	<i>Le Loup & la Cigogne,</i>	59.
FABLE X.	<i>Le Lion abattu par l'Homme,</i>	60.
FABLE XI.	<i>Le Renard & les Raisins,</i>	ibid.
FABLE XII.	<i>Le Cygne & le Cuifinier,</i>	61.
FABLE XIII.	<i>Les Loups & les Brebis.</i>	62.
FABLE XIV.	<i>Le Lion devenu vieux,</i>	63.
FABLE XV.	<i>Philomèle & Progné,</i>	ibid.
FABLE XVI.	<i>La femme noyée,</i>	64.
FABLE XVII.	<i>La Belette entrée dans un grenier,</i>	65.
FABLE XVIII.	<i>Le Chat & un vieux Rat,</i>	66.

DES FABLES.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE I.	<i>Le Lion amoureux,</i>	page 68.
FABLE II.	<i>Le Berger & la Mer,</i>	70.
FABLE III.	<i>La Mouche & la Fourmi,</i>	71.
FABLE IV.	<i>Le Jardinier & son Seigneur,</i>	73.
FABLE V.	<i>L'Ane & le petit Chien,</i>	75.
FABLE VI.	<i>Le combat des Rats & des Belettes,</i>	76.
FABLE VII.	<i>Le Singe & le Dauphin,</i>	77.
FABLE VIII.	<i>L'Homme & l'Idole de bois,</i>	79.
FABLE IX.	<i>Le Geai paré des plumes du Paon,</i>	ibid.
FABLE X.	<i>Le Chameau & les Bâtons flottants,</i>	80.
FABLE XI.	<i>La Grenouille & le Rat,</i>	81.
FABLE XII.	<i>Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre,</i>	82.
FABLE XIII.	<i>Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf,</i>	85.
FABLE XIV.	<i>Le Renard & le Busse,</i>	86.
FABLE XV.	<i>Le Loup, la Chèvre & le Cheveau,</i>	ibid.
FABLE XVI.	<i>Le Loup, la Mère & l'Enfant,</i>	87.
FABLE XVII.	<i>Parole de Socrate,</i>	89.
FABLE XVIII.	<i>Le Vieillard & ses Enfants,</i>	ibid.
FABLE XIX.	<i>L'Oracle & l'Impie,</i>	91.
FABLE XX.	<i>L'Avaré qui a perdu son trésor,</i>	ibid.

T A B L E

FABLE XXI. *L'Oeil du Maître,* page 93.

FABLE XXII. *L'Alouette & ses petits, avec le Maître
d'un champ,* 94.

LIVRE CINQUIEME.

FABLE I.	<i>Le Bûcheron & Mercure,</i>	97.
FABLE II.	<i>Le Pot de terre & le Pot de fer,</i>	99.
FABLE III.	<i>Le petit Poisson & le Pêcheur,</i>	100.
FABLE IV.	<i>Les oreilles du Lièvre,</i>	101.
FABLE V.	<i>Le Renard qui a la queue coupée,</i>	102.
FABLE VI.	<i>La Vieille & les deux Servantes,</i>	103.
FABLE VII.	<i>Le Satyre & le Passant,</i>	104.
FABLE VIII.	<i>Le Chenal & le Loup,</i>	105.
FABLE IX.	<i>Le Laboureur & ses Enfants,</i>	106.
FABLE X.	<i>La Montagne qui accouche,</i>	107.
FABLE XI.	<i>La Fortune & le jeune Enfant,</i>	ibid.
FABLE XII.	<i>Les Médecins,</i>	108.
FABLE XIII.	<i>La Poule aux Oeufs d'or,</i>	109.
FABLE XIV.	<i>L'Ane portant des Reliques,</i>	ibid.
FABLE XV.	<i>Le Cerf & la Vigne,</i>	110.
FABLE XVI.	<i>Le Serpent & la Lime,</i>	ibid.
FABLE XVII.	<i>Le Lièvre & la Perdrix,</i>	111.

DES FABLES.

FABLE XVIII. <i>L'Aigle & le Hibou,</i>	page 112.
FABLE XIX. <i>Le Lion s'en allant en Guerre,</i>	113.
FABLE XX. <i>L'Ours & les deux Compagnons,</i>	114.
FABLE XXI. <i>L'Ane vêtu de la peau du Lion,</i>	115.

LIVRE SIXIEME.

FABLE I. <i>Le Pâtre & le Lion,</i>	117.
FABLE II. <i>Le Lion & le Chasseur,</i>	118.
FABLE III. <i>Phébus & Borée,</i>	119.
FABLE IV. <i>Jupiter & le Métayer,</i>	120.
FABLE V. <i>Le Cochet, le Chat & le Sorviceau,</i>	121.
FABLE VI. <i>Le Renard, le Singe & les Animaux,</i>	123.
FABLE VII. <i>Le Mulet se vantant de sa Généalogie,</i>	124.
FABLE VIII. <i>Le Vieillard & l'Ane,</i>	125.
FABLE IX. <i>Le Cerf se voyant dans l'eau,</i>	ibid.
FABLE X. <i>Le Lièvre & la Tortue,</i>	126.
FABLE XI. <i>L'Ane & ses Maîtres,</i>	127.
FABLE XII. <i>Le Soleil & les Grenouilles,</i>	128.
FABLE XIII. <i>Le Villageois & le Serpent.</i>	129.
FABLE XIV. <i>Le Lion malade & le Renard,</i>	130.
FABLE XV. <i>L'Oiseleur, l'Autour & l'Alouette,</i>	131.
FABLE XVI. <i>Le Cheval & l'Ane,</i>	132.

T A B L E &c.

FABLE XVII. <i>Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre,</i>	page 132.
FABLE XVIII. <i>Le Chartier embourbé,</i>	133.
FABLE XIX. <i>Le Charlatan,</i>	134.
FABLE XX. <i>La Discorde,</i>	135.
FABLE XXI. <i>La jeune Veuve,</i>	136.
<i>Epilogue,</i>	138.

M I R R O I R

FABLE I. Le Faucon et le Lapin.
 FABLE II. Le Faucon et le Chien.
 FABLE III. Le Faucon et le Chat.
 FABLE IV. Le Faucon et le Renard.
 FABLE V. Le Faucon et le Lièvre.
 FABLE VI. Le Faucon et le Cerf.
 FABLE VII. Le Faucon et le Chevreuil.
 FABLE VIII. Le Faucon et le Sanglier.
 FABLE IX. Le Faucon et le Bœuf.
 FABLE X. Le Faucon et le Pourceau.
 FABLE XI. Le Faucon et le Cochon.
 FABLE XII. Le Faucon et le Mouton.
 FABLE XIII. Le Faucon et le Veau.
 FABLE XIV. Le Faucon et le Cheval.
 FABLE XV. Le Faucon et l'Âne.
 FABLE XVI. Le Faucon et le Mulet.





FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR

M. DE LA FONTAINE.

A MONSIEUR LE DAUPHIN.

Je chante les héros dont Esope est le père,
troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me fers d'animaux pour instruire les hommes.

ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des cieux,
sur qui le monde entier a maintenant les yeux,

Tom. I.

A

& qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
les faits de tes ayeux, & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
te tracer, en ces vers, de légères peintures;
& si de t'agrèer je n'emporte le prix,
j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER.

F A B L E I.

La Cigale & la Fourmi.

La Cigale ayant chanté
tout l'été,
se trouva fort dépourvue
quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
de mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
chez la Fourmi sa voisine,
la priant de lui prêter
quelque grain pour subsister
jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paîrai, lui dit-elle,
avant l'Oût (1), foi d'animal,
intérêt & principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse:
c'est-là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour, à tout venant
je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez? j'en suis fort aise;
hé bien, dansez maintenant.

A 2

(1) Oût; pour Août. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que c'est à cause de la mesure du vers que ce mot est écrit ici de cette manière.

F A B L E II.

Le Corbeau & le Renard.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
 tenoit en son bec un fromage:
 Maître Renard par l'odeur alléché (1),
 lui tint à peu près ce langage.
 Hé bon jour, Monsieur du Corbeau!
 que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
 sans mentir, si votre ramage
 se rapporte à votre plumage,
 vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
 A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie:
 &, pour montrer sa belle voix,
 il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le Renard s'en saisit, & dit: mon bon Monsieur,
 apprenez que tout flatteur
 vit aux dépens de celui qui l'écoute!
 cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
 Le Corbeau honteux & confus
 jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

F A B L E III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Boeuf.

Une Grenouille vit un Boeuf
 qui lui sembla de belle taille.
 Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
 envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
 pour égaler l'animal en grosseur,
 disant: regardez bien, ma sœur;

(1) *Alléché*: attiré.

est-ce assez? dites-moi, n'y fais-je point encore?
Nenni. M'y voici donc? Point du tout. M'y voilà?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
s'enfla si bien, qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne font pas plus sages:
tout bourgeois veut bâtir comme les grands Sei-
gneurs:
tout petit Prince a des Ambassadeurs:
tout Marquis veut avoir des Pages.

F A B L E I V.

Les deux Mulets.

Deux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
l'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
n'eût voulu pour beaucoup en être foulagé.

Il marchoit d'un pas relevé,
& faisoit sonner sa sonnette:
quand l'ennemi se présentant,
comme il en vouloit à l'argent,
sur le Mulet du fîc une troupe se jette,
le fait au frein & l'arrête.

Le Mulet, en se défendant,
se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
ce Mulet qui me fuit, du danger se retire,
& moi j'y tombe & j'y péris.

Ami, lui dit son camarade,
il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
si tu n'avois servi qu'un meûnier, comme moi,
tu ne ferois pas si malade.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

Un Loup n'avoit que les os et la peau,
 tant les chiens faisoient bonne garde:
 ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
 gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire Loup Peût fait volontiers;
 mais il falloit livrer bataille;
 & le Mâtin étoit de taille
 à se défendre hardiment.
 Le Loup donc l'aborde humblement,
 entre en propos, & lui fait compliment
 sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
 d'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien:
 vos pareils y sont misérables,
 cancre, hères (1) & pauvres diables,
 dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi? rien d'assuré: point de franche lipée (2)
 tout à la pointe de l'épée.
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le Loup reprit: que me faudra t-il faire?
 Presque rien, dit le Chien; donner la chasse aux gens
 portans bâtons, & mendians;
 flatter ceux du logis, à son maître complaire:
 moyennant quoi, votre salaire
 fera force reliefs (3) de toutes les façons,

(1) *Cancro, hère.* Ces deux mots sont de peu d'usage, sur-tout le premier. Ils sont assez bien expliqués par ce qui les précède & les suit dans le texte. *Cancro* dit encore: maigre, décharné.

(2) *Lipés*: chère, repas.

(3) *Reliefs*: restes de viandes d'un repas.

os de poulets os de pigeons,
 fans parler de mainte careffe.
 Le Loup déjà se forge une félicité,
 qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé:
 qu'est-cela? lui dit-il. Rien. Quoi! rien? Peu de chose.
 Mais encor? Le collier dont je suis attaché,
 de ce que vous voyez est peut-être la cause.
 Attaché! dit le Loup: vous ne courez donc pas
 où vous voulez? Pas toujours; mais qu'importe?
 Il importe si bien, que de tous vos repas
 je ne veux en aucune forte;
 & ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
 Cela dit, maître Loup s'enfuit & court encor.

FABLE VI.

La Genisse, la Chèvre & la Brebis, en société avec le Lion.

La Genisse, la Chèvre, & leur sœur la Brebis,
 avec un fier Lion, Seigneur du voisinage,
 firent société, dit-on, au temps jadis,
 & mirent en commun le gain & le dommage.
 Dans les lacs de la Chèvre un cerf se trouva pris.
 Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.
 Eux venus, le Lion par ses angles compra,
 & dit: nous sommes quatre à partager la proie;
 puis, en autant de parts le cerf il dépeça.
 prit pour lui la première en qualité de Sire:
 elle doit être à moi, dit-il, & la raison,
 c'est que je m'appelle Lion:
 à cela on n'a rien à dire.
 La seconde, par droit, me doit échoir encor:
 ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
 Comme le plus vaillant je prétends la troisième.
 Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
 je l'étranglerai tout d'abord.

F A B L E VII.

La Beface.

Jupiter dit un jour: que tout ce qui respire
s'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur;
si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
il peut le déclarer sans peur:
je mettrai remède à la chose.

Venez, Singe, parlez le premier, & pour cause;
voyez ces animaux: faites comparaison
de leurs beautés avec les vôtres.

Etes-vous satisfait? Moi, dit-il, pourquoi non?
n'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
mon portrait, jusqu'ici, ne m'a rien reproché;
mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché:
jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut, de sa forme il se lona très-fort,
glosa sur l'Eléphant, dit qu'on pourroit encor
ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
que c'étoit une masse informe & sans beauté.

L'Eléphant étant écouté,
tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.

Il jugea qu'à son appérit,
Dame Baleine étoit trop grosse.

Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
se croyant pour elle un colosse.

Jupin les renvoya, s'étant censurés tous:
du reste content d'eux. Mais parmi les plus fous,
notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, & Taupes envers nous,
nous nous pardonnons tout, & rien aux autres
hommes.

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain
nous créa befacier tous de même manière,

tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
& celle de devant pour les défauts d'autrui.

F A B L E V I I I .

L'Hirondelle & les petits Oiseaux.

U ne Hirondelle en ses voyages
avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu,
peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
& devant qu'ils fussent éclos,
les annonçoit aux matelots.

Il arriva, qu'au temps que la chanvre (1) se tème,
elle vit un manant (2) en couvrir maints fillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons;
je vous plains: car pour moi, dans ce péril extrême,
je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,
que ce qu'elle répand fera votre ruine.
De-là naîtront engins (3) à vous envelopper,
& lacets pour vous attraper;
enfin mainte & mainte machine,
qui causera dans la saison
votre mort ou votre prison:

A 5

(1) *La chanvre.* L'usage le plus général est de faire chanvre masculin.

(2) *Manant.* C'est presqu'en général, actuellement, un terme d'injure; mais sa vraie signification, & celle dans laquelle il est employé ici, est paysan, villageois, &c.

(3) *Engin.* Ce vieux mot a plusieurs significations. Il est mis ici pour piège, filet, &c.

gare la cage ou le chaudron.
 C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
 mangez ce grain, & croyez-moi.
 Les Oiseaux se moquèrent d'elle:
 ils trouvoient aux champs trop de quoi.
 Quand la chénevière fut verte,
 l'Hirondelle leur dit: arrachez brin à brin
 ce qu'a produit ce maudit grain,
 ou foyez sûrs de votre perte.
 Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
 le bel emploi que tu nous donnes!
 il nous faudroit mille personnes
 pour éplucher tout ce canton.
 La chanvre étant tout-à-fait crüe,
 l'Hirondelle ajouta: ceci ne va pas bien:
 mauvaise graine est tôt venue.
 Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
 dès que vous verrez que la terre
 fera couverte, & qu'à leurs bleds
 les gens n'étant plus occupés,
 feront aux oisillons la guerre,
 quand reginglettes (1) & réseaux
 attraperont petits Oiseaux,
 ne volez plus de place en place;
 demeurez au logis, ou changez de climat:
 imitez le canard, la grue & la bécasse.
 Mais vous n'êtes pas en état
 de passer, comme nous, les déserts & les ondes,
 ni d'aller chercher d'autres mondes:
 c'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
 c'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
 Les Oisillons las de l'entendre,
 se mirent à jaser aussi confusément,
 que faisoient les Troyens, quand la pauvre Cassandre
 ouvroit la bouche seulement.

(1) *Reginglette*. Le vers suivant indique assez que c'est
 une machine pour prendre des Oiseaux.

Il en prit aux uns comme aux autres.
 Maint Oisillon se vit esclave retenu.
 Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui font les
 nôtres,
 & ne croyons le mal que quand il est venu.

 F A B L E IX.

Le Rat de ville & le Rat des champs.

Autrefois le Rat de ville
 invita le Rat des champs,
 d'une façon fort civile,
 à des reliets d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
 le couvert se trouva mis.
 Je laisse à penser la vie
 que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
 rien ne manquoit au festin:
 mais quelqu'un troubla la fête
 pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
 ils entendirent du bruit.
 Le Rat de ville désole,
 son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
 Rats en campagne aussi-tôt:
 & le citadin (1) de dire:
 achevons tout notre rôl.

(1) *Citadin.* Habitant d'une cité, d'une ville. Ce terme est peu en usage.

C'est assez, dit le rustique:
 demain vous viendrez chez moi.
 Ce n'est pas que je me pique
 de tous vos festins de Roi;

mais rien ne vient m'interrompre;
 je mange tout à loisir.
 Adieu donc, si du plaisir
 que la crainte peut corrompre.

F A B L E X.

Le Loup & l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
 nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un Agneau se désaltérait
 dans le courant d'une onde pure.
 Un Loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
 & que la faim en ces lieux attirait.
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
 dit cet animal plein de rage:
 tu seras châtié de ta témérité.
 Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
 ne se mette pas en colère,
 mais plutôt qu'elle considère
 que je me va désaltérant
 dans le courant,
 plus de vingt pas au dessous d'elle;
 & que, par conséquent, en aucune façon,
 je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles, reprit cette bête cruelle:
 & je sai que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né!
 reprit l'Agneau. je tète encor ma mère.
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens;

car vous ne m'épargnez guère,
 vous, vos bergers & vos chiens.
 On me l'a dit: il faut que je me venge.
 Là-dessus, au fond des forêts
 le Loup l'emporte, & puis le mange
 sans autre forme de procès.

 F A B L E X I.

L'Homme & son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Un Homme, qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
 passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
 Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
 vivant plus que content dans son erreur profonde.
 Afin de le guérir, le sort officieux
 présentoit par-tout à ses yeux
 les conseillers muets dont se servent nos Dames.
 Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
 miroirs aux poches des galants,
 miroirs aux ceintures des femmes.
 Que fait notre Narcisse? il se va confiner
 aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
 n'osant plus des miroirs éprouver l'aventure:
 mais un canal, formé par une source pure,
 se trouve en ces lieux écartés:
 il s'y voit, il se fâche, & ses yeux irrités
 pensent appercevoir une chimère vaine.
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau,
 Mais quoi! le canal est si beau,
 qu'il ne le quitte qu'avec peine.
 On voit bien où je veux venir.
 Je parle à tous; & cette erreur extrême
 est un mal que chacun se plaît d'entretenir.

Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même:
tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.

Et quant au canal, c'est celui
que chacun fait, le livre des *Maximes*.

F A B L E XII.

*Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs
queues.*

U N Envoyé du Grand-Seigneur,
préferoit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur,
les forces de son maître à celles de l'Empire.

Un Allemand se mit à dire:
notre Prince a des dépendants
qui, de leur chef, sont si puissants,
que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.

Le Chiaoux, homme de sens,
lui dit: je fais par renommée
ce que chaque Electeur peut de monde fournir;
& cela me fait souvenir

d'une aventure étrange, & qui pourtant est vraie.
J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.

Mon sang commence à se glacer:
& je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.

Jamais le corps de l'animal
ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.

Je révois à cette aventure,
quand un autre Dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
& bien plus d'une queue, à passer se présente.

Me voilà saisi derechef (1)

(1) *Derechef*: de nouveau, une seconde fois. C'est ad-
verbe vieillit.

d'étonnement & d'épouvante.
 Ce chef passe, & le corps, et chaque queue aussi.
 Rien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.
 Je soutiens qu'il en est ainsi
 de votre Empereur & du nôtre.

F A B L E X I I I.

Les Voleurs & l'Ane.

Pour un Ane enlevé, deux Voleurs se battoient:
 l'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.

Tandis que coups de poings trotoient,
 & que nos champions songeoient à se défendre,
 arriva un troisième larron,
 qui saisit maître Aliboron (2).

L'Ane, c'est quelquefois une pauvre province.

Les voleurs font tel & tel Prince
 comme le Transilvain, le Turc & le Hongrois:
 au lieu de deux j'en ai rencontré trois.
 Il est assez de cette marchandise.

De nul d'eux n'est souvent la province conquise.
 Un quart voleur survient, qui les accorde net,
 en se saisissant du baudet.

F A B L E X I V.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
 les Dieux, sa Maîtresse & son Roi.
 Malherbe le disoit: j'y souscris quant à moi:

(2) *Aliboron*. On donne quelquefois ce nom à l'Ane
 dans le style familier.

ce font maximes toujours bonnes.
 La louange chatouille & gagne les esprits.
 Les faveurs d'une belle en font souvent le prix.
 Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
 l'éloge d'un Athlète; & la chose essayée,
 il trouva son sujet plein de récits tout nus.
 Les parents de l'Athlète étoient gens inconnus,
 son père un bon bourgeois, lui sans autre mérite:
 matière infertile & petite.
 Le Poète, d'abord, parla de son héros.
 Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
 il se jette à côté, se met sur le propos
 de Castor & Pollux, ne manque pas d'écrire
 que leur exemple étoit aux luteurs glorieux;
 élève leurs combats, spécifiant les lieux
 où ces frères s'étoient signalés davantage.
 Enfin, l'éloge de ces Dieux
 faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
 L'Athlète avoit promis d'en payer un talent;
 mais quand il le vit, le galant
 n'en donna que le tiers; & dit fort franchement
 que Castor & Pollux acquitassent le reste.
 Faites vous contenter par ce couple céleste.
 Je vous veux traiter cependant:
 venez souper chez moi: nous ferons bonne vie.
 Les conviés font gens choisis;
 mes parens, mes meilleurs amis.
 Soyez donc de la compagnie.
 Simonide promet: peut-être qu'il eût peur
 de perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
 Il vient, l'on festine, l'on mange.
 Chacun étant en belle humeur,
 un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
 deux hommes demandoient à le voir promptement.
 Il sort de table. & la cohorte
 n'en perd pas un seul coup de dent.
 Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.

Tous deux lui rendent grâce; & pour prix de ses vers,
ils l'avertissent qu'il déloge,
& que cette maison va tomber à l'envers.

La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plafond
ne trouvant plus rien qui l'étaie,
tombe sur le festin, brisé plats & flacons,
n'en fait pas moins aux échançons.
Ce ne fut pas le pis: car pour rendre complete
la vengeance due au Poëte,
une poutre cassa les jambes à l'Athlète,
& renvoya les conviés
pour la plupart estropiés.

La Renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle, on doubla le salaire,
que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mère,
qui, les payant à qui mieux mieux,
pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte; & dis premièrement,
qu'on ne sauroit manquer de louer largement
les Dieux & leurs pareils: de plus, que Melpomène
souvent, sans déroger, trafique de sa peine:
enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les Grands se font honneur, dès-lors qu'ils nous
font grâce.

Jadis l'Olympe & le Parnasse
étoient frères & bons amis.

F A B L E X V.

La Mort & le Malheureux.

Un Malheureux appeloit tous les jours
la Mort à son secours.
O Mort, lui disoit-il, que tu me sembles belle!
viens vite, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.

Tom. I.

B

Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
 Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
 qu'il est hideux! que sa rencontre
 me cause d'horreur & d'effroi!
 n'approche pas, ô Mort; ô Mort, retire-toi.

Mécénas fut un galant homme;
 il a dit quelque part: qu'on me rende impotent,
 cul-de-jatte, gousteux, manchot, pourvû qu'en
 forme
 je vive, c'est assez, je suis plus que content.
 Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les Anciens: ils ne nous ont laissé pour notre part, que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope; non que la mienne la mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

F A B L E X V I.

La Mort & le Bûcheron.

UN pauvre Bûcheron tout couvert de ramée,
 sous le faix du fagot, aussi-bien que des ans,
 gémissant & courbé, marchoit à pas pesants,
 & tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
 il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?

En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 le créancier & la corvée,
 lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort, elle vient sans tarder:
 lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 à recharger ce bois, tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir,
 mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plutôt souffrir que mourir,
 c'est la devise des hommes.

 F A B L E X V I I .

L'Homme entre deux âges, & ses deux Maîtresses.

Un homme de moyen âge,
 et tirant sur le grison,
 jugea qu'il étoitaison
 de songer au mariage.
 Il avoit du comptant,
 & partant
 de quoi choisir. Toutes vouloient lui plaire:
 en quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant.
 Bien adresser n'est pas une petite affaire.
 Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
 l'une encor verte, & l'autre un peu bien mûre,
 mais qui réparoit par son art
 ce qu'avoit détruit la nature.
 Ces deux veuves en badinant,
 en riant, en lui faisant fête,
 l'alloient quelquefois testonnant (1),

B 2

(1) *Testonner.* La Fontaine explique lui-même ce vieux mot dans le vers suivant.

c'est-à-dire, ajustant sa tête.
 La vieille à tous moments de sa part emportoit
 un peu de poil noir qui restoit,
 afin que son amant en fût plus à sa guise.
 La jeune sacageoit les poils blancs à son tour.
 Toutes deux firent tant, que notre tête grise
 demeura sans cheveux, & se douta du tour.
 Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
 qui m'avez si bien tondu:
 j'ai plus gagné que perdu:
 car d'hymen point de nouvelles.
 Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
 je vécutse, & non à la mienne.
 Il n'est tête chauve qui tienne:
 je vous suis obligé, belles, de la leçon.

 F A B L E XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

Compère le Renard se mit un jour en frais,
 & retint à dîner commère la Cicogne.
 Le régal fut petit, & sans beaucoup d'appâts.
 Le galant, pour toute besogne,
 avoit un brouet (1) clair; (il vivoit chichement)
 ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
 La Cicogne au long bec n'en put attraper miette,
 & le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 à quelque temps de là, la Cicogne le prie.
 Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
 je ne fais point cérémonie.
 A l'heure dite, il courut au logis
 de la Cicogne son hôtesse,
 loua très-fort sa politesse,
 trouva le dîner cuit à point.

(1) *Brouet*: bouillie.

Bon'appétit sur-tout, Renards n'en manquent point:
il se réjouissoit à l'odeur de la viande
mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.

On servit, pour l'embarasser,
en un vase à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
mais le museau du Sire étoit d'autre mesure;
il lui fallut à jeun retourner au logis;
honteux comme un Renard qu'une poule auroit pris,
ferrant la queue, & portant bas l'oreille,
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris;
attendez-vous à la pareille.

F A B L E X I X.

L'Enfant & le Maître d'école.

Dans ce récit je prétends faire voir
d'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir (1),
en badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un faule se trouva,
dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce faule,
par cet endroit passe un Maître d'école.
L'Enfant lui cria: au secours, je péris!
Le Magister se tournant à ses cris,
d'un ton fort grave à contre-temps s'avise
de le tancer. Ah, le petit babouin!
voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
& puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
toujours veiller à semblable canaille!
qu'ils ont de maux! & que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.

B 3

(1) *Choir*: tomber. Ce mot commence à vieillir.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
 Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
 se peut connoître au discours que j'avance.
 Chacun des trois fait un peuple fort grand:
 le Créateur en a béni l'engeance.
 En toute affaire ils ne font que songer
 au moyen d'exercer leur langue.
 Hé, mon ami, tire-moi du danger,
 tu feras après ta harangue.

FABLE XX.

Le Coq & la Perle.

Un jour un Coq détourna
 une perle qu'il donna
 au beau premier lapidaire.
 Je la crois fine, dit-il;
 mais le moindre grain de mil ⁽¹⁾
 seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
 d'un manuscrit qu'il porta
 chez son voisin le Libraire.
 Je crois, dit-il, qu'il est bon;
 mais le moindre ducaton
 seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frélons & les Mouches à miel.

A l'oeuvre on connoît l'artisan.
 Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent.

(1) Mil: millet.

Des Frélons les réclamèrent.
Des Abeilles s'opposant,
devant certaine Guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose.
Les témoins dépofoient qu'autour de ces rayons
des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
de couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
avoient long-temps paru. Mais quoi? dans les Frélons
ces enseignes étoient pareilles.

La Guêpe ne sachant que dire à ces raisons,
fit enquête nouvelle; & pour plus de lumière,
entendit une fourmillière.

Le point n'en put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci?
dit une Abeille fort prudente;
depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte;
n'a-t-il point assez léché l'ours?

Sans tant de contredits & d'interlocutoires,
& de fatras & de grimoires,
travaillons, les Frélons & nous;
on verra qui fait faire, avec un fuc si doux,
des cellules si bien bâties.

Le refus des Frélons fit voir
que cet art passoit leur savoir;
& la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût-à-Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code.

Il ne faudroit point tant de frais.

Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
on nous mine par des longueurs.

On fait tant à la fin, que l'huître est pour le juge,
les écailles pour les plaideurs.

FABLE XXII.

Le Chêne & le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
 vous avez bien sujet d'accuser la nature.
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
 Le moindre vent qui d'aventure
 fait rider la face de l'eau,
 vous oblige à baisser la tête :
 cependant que mon front, au Caucase pareil,
 non content d'arrêter les rayons du soleil,
 brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est Aquilon, tout me semble Zépher.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 dont je couvre le voisinage,
 vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 je vous défendrois de l'orage.
 Mais vous naissiez le plus souvent
 sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
 part d'un bon naturel, mais quittez ce fouci :
 les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
 Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 contre leurs coups épouvantables,
 résisté sans courber le dos :
 mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
 du bout de l'horison accourt avec furie
 le plus terrible des enfants
 que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
 L'Arbre tient bon, le Roseau plie :
 le vent redouble ses efforts,
 & fait si bien qu'il déracine
 celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
 & dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

* * * * *

* * * * *

LIVRE DEUXIEME.

FABLE I.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurois, en naissant, reçu de Calliope
les dons qu'à ses amants cette Muse a promis,
je les consacrerai aux mensonges d'Esopé:
le mensonge & les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse,
que de savoir orner toutes ses fictions;
on peut donner du lustre à leurs inventions:
on le peut, je l'essaie, un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici, d'un langage nouveau,
j'ai fait parler le Loup & répondre l'Agneau:
j'ai passé plus avant, les Arbres & les Plantes
sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement!
Vraiment, me diront nos critiques,
vous parlez magnifiquement
de cinq ou six contes d'enfants.

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques,
& d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
par mille assauts, par cent batailles,
n'avoient pu mettre à bout cette fière cité:
quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
d'un rare & nouvel artifice,
dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
que ce colosse monstrueux

avec leurs escadrons devoit porter dans Troye
livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proie :
stratagème inoui qui, des fabricateurs
paya la constance & la peine.

C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
la période est longue, il faut reprendre haleine.

Et puis, votre cheval de bois,
vos héros, avec leurs phalanges,
ce font des contes plus étranges,
qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien, baïssons d'un ton, La jalouse Amarille
songeoit à son Alcippe, & croyoit de ses soins
n'avoir que ses moutons & son chien pour témoins.
Tircis qui l'apperçut, se glisse entre des saules ;
il entend la bergère adressant ses paroles

au doux Zéphir, & le priant
de les porter à son amant.

Je vous arrête à cette rime,
dira mon censeur à l'instant :
je ne la tiens pas légitime,
ni d'une assez grande vertu.

Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.

Maudit censeur, te tairas-tu ?
ne saurois-je achever mon conte ?
C'est un dessein très-dangereux
que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :
rien ne sauroit les satisfaire.

FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

Un Chat nommé Rodilardus,
faisoit des Rats telle déconfiture (I),

(I) *Déconfiture* : désfaire, tailler en pièces.

Que l'on n'en voyoit presque plus,
tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou,
ne trouvoit à manger que le quart de son sou;
& Rodilard passoit, chez la gent (1) misérable,
non pour un Chat, mais pour un diable.

Or, un jour qu'au haut & au loin
le galant alla chercher femme,
pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
le demeurant des Rats tint chapitre en un coin,
sur la nécessité présente.

Dès l'abord, leur doyen, personne très-prudente,
opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
attacher un grelot au cou de Rodilard;
qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
de sa marche avertis, ils s'enfueroient sous terre:
qu'il n'y favoit que ce moyen.

Chacun fut de l'avis de Monsieur le doyen.
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit: je n'y va point, je ne suis pas si sot.
L'autre: je ne saurois. Si bien que sans rien faire
on se quitta. J'ai maints Chapitres vus,
qui pour néant se font ainsi tenus;
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines;
voire (2), Chapitres de Chanoines.

Ne faut il que délibérer?
la Cour en Conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter?
l'on ne rencontre plus personne.

(2) *Gent*: nation, assemblage d'un grand nombre de la même espèce. C'est le singulier de *gens*; mais il est très-peu en usage, & seulement dans le style familier.

(2) *Voire*. Il est difficile de donner la vraie signification de ce vieux adverbe, qui est très-énergique ici: il paroît cependant qu'on peut le rendre, à peu-près par: *Et même aussi*.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé.
 Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
 pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
 Devant le Singe il fut plaidé,
 non point par Avocats, mais par chaque Partie.
 Thémis n'avoit point travaillé,
 de mémoire de Singe, à fait plus embrouillé.
 Le Magistrat suoit en son lit de Justice.
 Après qu'on eut bien contesté,
 répliqué, crié, tempété,
 le Juge, instruit de leur malice,
 leur dit: je vous connois de long-temps, mes amis;
 & rous deux vous paîrez l'amende:
 car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'aît rien
 pris;
 & toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
 Le Juge prétendoit qu'à tort & à travers,
 on ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit
 une Genisse avec l'Empire.

Une Grenouille en soupiroit.
 Qu'avez-vous? se mit à lui dire
 quelqu'un du peuple croassant.
 Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
 que la fin de cette querelle
 fera l'exil de l'un: que l'autre le chassant
 le fera renoncer aux campagnes fleuries?
 il ne règnera plus sur l'herbe des prairies,
 viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
 & nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
 tantôt l'une, & puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
 du combat qu'a causé Madame la Genisse.

Cette crainte étoit de bon sens.

L'un des Taureaux en leur demeure

s'alla cacher à leurs dépens;

il en écrafoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
 les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V.

La Chauvesouris & les deux Belettes.

U^Ne Chauvesouris donna tête baissée,
 dans un nid de Belette: & si tôt qu'elle y fut,
 l'autre envers les fouris de long-temps courroucée,
 pour la dévorer accourut.

Quoi? vous oséz, dit-elle, à mes yeux vous produire,
 après que votre race a tâché de me nuire?

n'êtes-vous pas fouris? parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.

Pardonnez-moi, dit la pauvrete,

ce n'est pas ma profession.

Moi fouris! des méchants vous ont dit ces nouvelles:

grâce à l'Auteur de l'univers,

je suis oiseau: voyez mes ailes;

vive la gent qui fend les airs.

Sa raison plut & sembla bonne.
 Elle fait si bien qu'on lui donne
 liberté de se retirer.
 Deux jours après, notre étourdie
 aveuglément se va fourrer
 chez une autre Belette aux oiseaux ennemie.
 La voilà derechef en danger de sa vie.
 La Dame du logis, avec son long museau,
 s'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
 quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
 Moi, pour telle passer! vous n'y regardez pas.
 Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
 Je suis souris, vivent les rats;
 Jupiter confonde les chats.
 Par cette adroite répartie,
 elle sauva deux fois sa vie.
 Plusieurs se sont trouvés, qui, d'écharpes changeants,
 aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
 Le Sage dit, selon les gens,
 vive le Roi, vive la Ligue.

 FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empennée (1)
 un Oiseau déplorait sa triste destinée;
 & disoit, en souffrant un surcroît de douleur:
 faut-il contribuer à son propre malheur?
 Cruels humains, vous tirez de nos ailes
 de quoi faire voler ces machines mortelles:
 mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
 souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
 Des enfants de Japet toujours une moitié
 fournira des armes à l'autre.

(1) *Empenné*: garni de plumes. Ce mot n'est guère
 d'usage qu'en parlant d'une flèche.

FABLE VII.

La Lice & sa Compagne.

Une Lice étant sur son terme,
 & ne sachant où mettre un fardeau si pesant,
 fait si bien, qu'à la fin sa compagne consent
 de lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
 Au bout de quelque temps sa compagne revient.
 La Lice lui demande encore une quinzaine.
 Ses petits ne marchotent, disoit-elle, qu'à peine.
 Pour faire court: elle l'obtient.
 Ce second terme échu, l'autre lui redemande
 sa maison, sa chambre, son lit:
 La Lice cette fois montre les dents, & dit:
 je suis prête à sortir avec toute ma bande,
 si vous pouvez nous mettre hors.
 Ses enfants étoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
 Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
 il faut que l'on en vienne aux coups,
 il faut plaider, il faut combattre.
 Laissez-leur prendre un pied chez vous,
 ils en auront bientôt pris quatre.

FABLE VIII.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chasse à maître Jean Lapin,
 qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
 Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.
 Je laisse à penser si ce gîte
 étoit sûr: mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.

L'Aigle fondant sur lui nonobstant cet asyle,
 L'Escarbot intercède & dit:
 Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
 d'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux;
 mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
 & puisque Jean Lapin vous demande la vie,
 donnez la lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux:
 c'est mon voisin, c'est mon compère.
 L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
 choque de l'aile l'Escarbot,
 l'étourdit, l'oblige à se taire,
 enlève Jean Lapin. L'Escarbot indigné,
 vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
 ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance:
 pas un seul ne fut épargné.

L'Aigle étant de retour & voyant ce ménage,
 remplit le ciel de cris, & pour comble de rage,
 ne fait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
 Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
 Il fallut pour cet an, vivre en mère affligée.
 L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
 L'Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut;
 la mort de Jean Lapin, derechef est vengée.
 Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
 n'en dormit de plus de six mois.
 L'oiseau qui porte Ganimède,
 du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
 dépose en son giron ses œufs, & croit qu'en paix
 ils seront dans ce lieu; que pour ses intérêts
 Jupiter se verra contraint de les défendre:
 hardi qui les iroit là prendre.
 Aussi ne les y prit-on pas.
 Leur ennemi changea de note,
 sur la robe du Dieu fit tomber une crotte:
 le Dieu la secouant, jetta les œufs à bas.
 Quand l'Aigle fut l'inadvertance,
 elle menaça Jupiter
 d'abandonner sa Cour, d'aller vivre au désert:
 de quitter toute dépendance,

avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut.

Devant son tribunal l'Escarbot comparut,
fit sa plainte, & conta l'affaire.

On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
de transporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
en une autre saison, quand la race Escarbote
est en quartier d'hiver, & comme la marmote,
se cache & ne voit point le jour.

FABLE IX.

Le Lion & le Moucheron.

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre.

C'est en ces mots que le Lion
parloit un jour au Moucheron.

L'autre lui déclara la guerre.

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
me fasse peur, ni me soucie?

Un bœuf est plus puissant que toi;
je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevoit ces mots,
que lui-même il sonna la charge,
fut le trompette & le héros.

Dans l'abord il se met au large,
puis, prend son temps, fond sur le cou
du Lion qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, & son œil étincelle:
il rugit: on se cache, on tremble à l'environ;

& cette alarme universelle

est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un avorton de Mouche en cent lieux le harcèle,
tantôt pique l'échine, & tantôt le museau,
tantôt entre au fond du naseau.

Tom. I.

C

La rage alors se trouve à son faite montée,
 L'invisible ennemi triomphe, & rit de voir
 qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
 qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux Lion se déchire lui-même,
 fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
 bat l'air qui n'en peut mais; & sa fureur extrême
 le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.
 L'Insecte, du combat se retire avec gloire:
 comme il sonna la charge, il sonna la victoire,
 va par tout l'annoncer, & rencontre en chemin
 l'embuscade d'une araignée:
 il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée?
 J'en vois deux, dont l'une est, qu'entre nos ennemis,
 les plus à craindre sont souvent les plus périls:
 l'autre, qu'aux grands périls, tel a pu se soustraire,
 qui périt pour la moindre affaire.

 FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de sel.

Un Anier, son sceptre à la main,
 menoit en Empereur Romain
 deux courriers à longues oreilles.
 L'un d'éponges chargé, marchoit comme un courrier:
 & l'autre se faisant prier,
 portoit, comme on dit, les bouteilles.
 Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins
 par monts, par vaux & par chemins
 au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 & fort empêchés se trouvèrent.
 L'Anier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
 sur l'Ane à l'éponge monta,
 chassant devant lui l'autre bête,
 qui voulant en faire à sa tête,

dans un trou se précipita,
revint sur l'eau, puis échappa:
car au bout de quelques nagées
tout son sel se fondit si bien,
que le Baudet ne sentit rien
sur ses épaules foulagées.

Camarade épongeier prit exemple sur lui,
comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon Ane à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
lui, le conducteur & l'éponge.

Tous trois burent d'autant: l'Anier & le Grifon
firent à l'éponge raison.

Celle-ci devint si pesante,
& de tant d'eau s'emplit d'abord,
que l'Ane succombant, ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassoit dans l'attente
d'une prompte & certaine mort.

Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'importe.
C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
agir chacun de même forte.
J'en voulois venir à ce point.

FABLE XI.

Le Lion & le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
un Rat fortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occasion,
montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru,
qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts,

ce Lion fut pris dans des rets,
 dont ses rugissemens ne le purent défaire.
 Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,
 qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
 font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

La Colombe & la Fourmis (1).

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe:
 quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe.
 Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
 s'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
 La Colombe aussi-tôt usa de charité.
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
 ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.

Elle se sauve; & là-dessus
 passe un certain croquant (2) qui marchoit les pieds
 nus.

Ce croquant, par hazard, avoit une arbalète.

Dès qu'il voit Poiseau de Vénus,
 il le croit en son pot, & déjà lui fait fête.
 Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
 la Fourmis le pique au talon.

Le vilain (3) retourne la tête.
 La Colombe l'entend, part, & tire de long.
 Le fouper du croquant avec elle s'envole:
 point de pigeon pour une obole.

(1) *Fourmis* est écrit dans cette Fable avec une *s* à la fin, contre l'usage, pour éviter deux hiatus, savoir: *une Fourmi y tombe et la Fourmi arrive.*

(2) *Croquant*: homme de néant, gueux, misérable.

(3) *Vilain*. Autrefois: paysan, roturier, &c.

F A B L E XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un Astrologue un jour se laissa choir
 au fond d'un puits. On lui dit: pauvre bête,
 tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
 penfes-tu lire au-dessus de ta tête?
 Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
 peut servir de leçon à la plupart des hommes.
 Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
 il en est peu, qui fort souvent
 ne se plaisent d'entendre dire,
 qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
 Mais ce livre qu'Homère & les siens ont chanté,
 qu'est-ce, que le hazard parmi l'antiquité,
 & parmi nous la Providence?
 Or, du hazard il n'est point de science:
 s'il en étoit, on auroit tort
 de l'appeler hazard, ni fortune, ni fort,
 toutes choses très-incertaines.
 Quant aux volontés souveraines
 de celui qui fait tout, & rien qu'avec dessein,
 qui les fait que lui seul? comment lire en son sein?
 Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
 ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles
 à quelle utilité? pour exercer l'esprit
 de ceux qui de la sphère & du globe ont écrit?
 pour nous faire éviter des maux inévitables?
 nous rendre dans les biens de plaisirs incapables;
 & causant du dégoût pour ces biens prévenus,
 les convertir en maux devant (1) qu'ils soient venus?

C 3

(1) *Devant.* Voyez la première note de la troisième
 Fable du quatrième Livre.

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
 Le firmament se meut, les astres font le cours,
 le soleil nous luit tous les jours:
 tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
 sans que nous en puissions autre chose inférer
 que la nécessité de luire & d'éclairer,
 d'amener les saisons, de mûrir les semences,
 de verser sur les corps certaines influences.
 Du reste, en quoi répond au sort toujours divers,
 ce train toujours égal dont marche l'univers?
 Charlatans, faiseurs d'horoscope,
 quittez les Cours des Princes de l'Europe.
 Emmenez avec vous les Souffleurs tout d'un temps.
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
 Je m'emporte un peu trop; revenons à l'histoire
 de ce spéculateur qui fut contraint de boire.
 Outre la vanité de son art mensonger,
 c'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
 cependant qu'ils sont en danger,
 soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XIV.

Le Lièvre & les Grenouilles.

Un Lièvre en son gîte songeoit,
 (car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?)
 Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeoit:
 cet animal est triste, & la crainte le rongé.
 Les gens de naturel peureux,
 font, disoit-il, bien malheureux.
 Ils ne fauroient manger morceau qui leur profite.
 Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.
 Voilà comme je vis: cette crainte maudite
 m'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
 Corrigez - vous, dira quelque sage cervelle.
 Et la peur se corrige - t-elle?

je crois même qu'en bonne foi
 les hommes ont peur comme moi,
 Ainsi raisonnoit notre Lièvre;
 & cependant faisoit le guet.
 Il étoit douteux, inquiet:
 un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la
 fièvre.

Le mélancolique animal,
 en rêvant à cette matière,
 entend un léger bruit: ce lui fut un signal
 pour s'enfuir devers sa tanière.
 Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
 Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes:
 Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
 Oh, dit-il, j'en fais faire autant
 qu'on m'en fait faire! ma présence
 effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
 & d'où me vient cette vaillance?
 comment, des animaux qui tremblent devant moi!
 je suis donc un foudre de guerre?
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
 qui ne puisse trouver un plus poltron que foi.

 FABLE XV.

Le Coq & le Renard.

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
 un vieux Coq adroit & matois (1).
 Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,
 nous ne sommes plus en querelle;
 paix générale cette fois.
 Je viens te l'annoncer, descends que je t'embrasse.
 Ne me retarde point, de grâce:
 je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

C 4

(1) *Matois*: fin.

Les tiens & toi pouvez vaquer,
 sans nulle crainte, à vos affaires:
 nous vous y servirons en frères.
 Faites-en les feux dès ce soir;
 & cependant viens recevoir
 le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
 apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
 que celle
 de cette paix:

& ce m'est une double joie
 de la tenir de toi. Je vois deux lévriers
 qui, je m'assure, sont couriers,
 que pour ce sujet on envoie.

Ils vont vite, & feront dans un moment à nous.
 Je descends: nous pourrons nous entrebaïser tous.
 Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire,
 nous nous réjouirons du succès de l'affaire
 une autre fois. Le galant aussi-tôt
 tire ses grègues (1), gagne au haut,
 mal content de son stratagème:
 & notre vieux Coq, en soi-même,
 se mit à rire de sa peur;
 car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
 un Corbeau témoin de l'affaire,
 & plus foible de reins, & non pas moins glouton,
 en voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau,

(1) *Grègue*: espèce de haut-de-chausses. *Tirer ses grègues*: s'enfuir, décamper au plus vite.

marque entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
un vrai mouton de sacrifice.

On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disoit, en le couvant des yeux:
je ne fai qui fut ta nourrice,
mais ton corps me paroît en merveilleux état:
tu me serviras de pâture.

Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
pesoit plus qu'un fromage, outre que sa toison
étoit d'une épaisseur extrême,
& mêlée, à-peu-près, de la même façon
que la barbe de Polyphême.

Elle empêtra si bien les ferres du Corbeau,
que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
le donne à ses enfants pour servir d'amufette.

Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.

L'exemple est un dangereux leurre (1).

Tous les mangeurs de gens ne font pas grands
Seigneurs:
où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

Le Paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
que je me plains, que je murmure:
le chant dont vous m'avez fait don
déplaît à toute la nature;
au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,

C 5

(1) Leurre : appât.

forme des sons aussi doux qu'éclatants,
 est lui seul l'honneur du printemps.
 Junon répondit en colère:
 oiseau jaloux, & qui devrois te taire,
 est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol,
 toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
 un arc-en-ciel nué de cent sortes de foies,
 qui te panades, qui déploies
 une si riche queue, & qui semble à nos yeux
 la boutique d'un lapidaire?
 Est-il quelque oiseau sous les cieux
 plus que toi capable de plaire?
 Tout animal n'a pas toutes propriétés.
 Nous vous avons donné diverses qualités.
 Les uns ont la grandeur & la force en partage:
 le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage,
 le Corbeau sert pour le présage,
 la Corneille avertit des malheurs à venir.
 Tous sont contents de leur ramage.
 Cesse donc de te plaindre, ou bien pour te punir
 je t'ôterai ton plumage.

 FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

Un homme chériffoit éperdûment sa Chatte;
 il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate,
 qui miauloit d'un ton fort doux:
 il étoit plus fou que les fous.
 Cet homme donc, par prières, par larmes,
 par sortilèges & par charmes,
 fait tant qu'il obtient du Destin,
 que sa Chatte, en un beau matin,
 devient femme; & le matin même,
 maître sot en fait sa moitié.
 Le voilà fou d'amour extrême,

de fou qu'il étoit d'amitié.
 Jamais la Dame la plus belle
 ne charma tant son favori,
 que fait cette épouse nouvelle
 son hypocondre de mari.
 Il l'amadoué, elle le flatte:
 il n'y trouve plus rien de Chatte;
 & poussant l'erreur jusqu'au bout,
 la croit femme en tout & par tout.
 Lorsque quelques fouris qui rongeoient de la natte
 troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
 Aussi-tôt la Femme est sur pieds:
 elle manque son aventure.
 Souris de revenir, Femme d'être en posture.
 Pour cette fois elle accourut à point:
 car ayant changé de figure,
 les fouris ne la craignoient point.
 Ce lui fut toujours une amorce,
 tant le naturel a de force.
 Il se moque de tout: certain âge accompli,
 le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
 En vain de son train ordinaire
 on le veut défaccoutumer.
 Quelque chose qu'on puisse faire,
 on ne sauroit le réformer.
 Coups de fourches, ni d'étrivières
 ne lui font changer de manières;
 & fussiez-vous embâtonnés,
 jamais vous n'en ferez les maîtres.
 Qu'on lui ferme la porte au nez,
 il reviendra par les fenêtres.

FABLE XIX.

Le Lion & l'Ane chassant.

Le Roi des animaux se mit un jour en tête
de giboyer (1). Il célébroit sa fête.
Le gibier du Lion, ce ne sont point moineaux,
mais beaux & bons sangliers, daims & cerfs bons
& beaux.

Pour réussir dans cette affaire,
il se servit du ministère
de l'Ane à la voix de Stentor.

L'Ane à Messer (2) Lion fit office de cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
les moins intimidés fuïroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
à la tempête de sa voix.

l'air en retentissoit d'un bruit épouvantable:
la frayeur saisissoit les hôtes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tombaient au piège inévitable
où les attendoit le Lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne & ta race,
j'en ferois moi-même effrayé.

L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colère,
encor qu'on le raillât avec juste raison:
car qui pourroit souffrir un Ane faufaron?
ce n'est pas là leur caractère.

(1) *Giboyer*: chasser. La vraie signification de ce verbe
est *chasser à l'arquebuse*.

(2) *Messer*; pour *Messire*.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
c'étoit l'oracle de la Grèce:
lui seul avoit plus de sagesse
que tout l'Aréopage. En voici pour essai
une histoire des plus gentilles,
& qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
toutes trois de contraire humeur:
une buveuse, une coquette,
la troisième avare parfaite.
Cet homme par son testament,
selon les loix municipales,
leur laissa tout son bien par portions égales,
en donnant à leur mère tant,
payable quand chacune d'elles
ne posséderoit plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
la volonté du testateur,
mais en vain: car comment comprendre
qu'aussi-tôt que chacune soeur
ne possèdera plus sa part héréditaire,
il lui faudra payer sa mère?
ce n'est pas un fort bon moyen
pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le père?
L'affaire est consultée; & tous les Avocats
après avoir tourné le cas
en cent & cent mille manières,
y jettent leur bonnet, se confessent vaincus;
& conseillent aux héritières

de partager le bien sans songer au surplus.

Quant à la somme de la veuve,
voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve (1):
il faut que chaque ſœur ſe charge par traité
du tiers payable à volonté,

ſi mieux n'aime la mère en créer une rente
dès le décès du mort courante.

La choſe ainſi réglée, on compoſa trois lots:

en l'un, les maiſons de bouteille,

les buffets dreſſés ſous la treille,

la vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,

les magafins de Malvoisie,

les eſclaves de bouche, & pour dire en deux mots,

l'attirail de la goinfrerie (2).

Dans un autre, celui de la coquetterie,

la maiſon de la ville, & les meubles exquis,

les eunuques & les coëſſeufes,

& les brodeufes,

les joyaux, les robes de prix.

Dans le troiſième lot, les fermes, le ménage,

les troupeaux & le pâturage,

valets & bêtes de labour.

Ces lots faits, on jugea que le fort pourroit faire,

que peut-être pas une ſœur

n'auroit ce qui lui pourroit plaire.

Ainſi, chacune prit ſon inclination,

le tout à l'eſtimation.

Ce fut dans la ville d'Athènes,

que cette rencontre arriva.

Petits & grands, tout approuva

le partage & le choix. Eſope ſeul trouva

qu'après bien du temps & des peines,

les gens avoient pris juſtement


le contre-pied du teſtament.

(1) *Treuver*: trouver. On ne ſe fert plus actuellement du premier.

(2) *Goinfrerie*: gourmandiſe, débauche de table.

Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
 auroit de reproches de lui!
 Comment! ce peuple qui se pique
 d'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
 a si mal entendu la volonté suprême
 d'un testateur! Ayant ainsi parlé,
 il fait le partage lui-même,
 & donne à chaque soeur un lot contre son gré,
 rien qui pût être convenable,
 partant rien aux soeurs d'agréable:
 à la coquette l'attirail
 qui suit les personnes buveuses:
 la biberonne (1) eut le bétail:
 la ménagère eut les coëffees.
 Tel fut l'avis du Phrygien,
 alléguant qu'il n'étoit moyen
 plus sûr pour obliger ces filles
 à se défaire de leur bien:
 qu'elles se mariroient dans les bonnes familles,
 quand on leur verroit de l'argent:
 paioient leur mère tout comptant,
 ne possèderoient plus les effets de leur père,
 ce que disoit le testament.
 Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
 qu'un homme seul eût plus de sens
 qu'une multitude de gens.

(1) *Biberonne*: buveuse.



LIVRE TROISIEME.

F A B L E I.

Le Meunier, son fils, & l'Anc.

A. M. D. M.

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
nous devons l'Apologue à l'ancienne Grèce :
mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes.
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
se rencontrant un jour tout seuls & sans témoins,
(comme ils se confioient leurs penfers (1) & leurs
soins)

Racan commence ainsi: dites-moi, je vous prie,
vous qui devez savoir les choses de la vie,
qui par tous ses degrés avez déjà passé,
& que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
à quoi me réfondrai-je? il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent ma naissance.
Dois-je, dans la province établir mon séjour?

(1) *Leurs penfers.* Ce substantif masculin est actuellement presque hors d'usage,

prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la

Cour?
 Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes:
 la guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
 Si je fuivois mon goût, je saurois où buter;
 mais j'ai les miens, la Cour, le-peuple à contenter.
 Malherbe là-dessus: contenter tout le monde?
 écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son
 fils,
 l'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
 on lui lia les pieds; on vous le suspendit:
 puis cet homme & son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre!
 le premier qui les vit, de rire s'éclata (1).
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
 Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
 Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance.
 Il met sur pieds sa bête, & la fait détalier.
 L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
 se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure (2).
 Il fait monter son fils, il fuit; & d'avanture
 passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put:
 oh là, oh, descendez que l'on ne vous le dise,
 jeune homme qui menez laquais à barbe grise.
 C'étoit à vous de fuivre, au vieillard de monter.
 Messieurs, dit le Meûnier, il vous faut contenter.
 L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
 Quand trois filles passant, l'une dit: c'est grand'honte

(1) Aujourd'hui l'on ne dit plus *s'éclater*, mais *éclater de rire*.

(2) *Avoir cure*. Se soucier, se mettre en peine, &c.

qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
 tandis que ce nigaud, comme un Evêque assis,
 fait le veau sur son Ane, & pense être bien sage.
 Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge.
 Passez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
 Après maints quolibets, coup sur coup renvoyés,
 l'homme crut avoir tort, & mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 trouve encore à gloser. L'un dit: ces gens sont fous:
 le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
 Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
 n'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
 sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 Parbleu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau,
 qui prétend contenter tout le monde & son père.
 Essayons toutefois, si par quelque manière
 nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
 L'Ane se prélassant (1), marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, & dit: est-ce la mode
 que baudet aille à l'aise & Meunier s'incommode?
 qui de l'Ane ou du maître est fait pour se laisser?
 je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 Ils usent leurs fouliers, & conservent leur Ane:
 Nicolas, au rebours: car quand il va voir Jeanne,
 il monte sur sa bête, & la chanson le dit.
 Beau trio de baudets! Le Meunier répartit:
 je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue:
 mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
 j'en veux faire à ma tête: il le fit, & fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
 allez, venez, courez, demeurez en province,
 prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement,
 les gens en parleront, n'en doutez nullement.

(1) *Se prélasser*: marcher gravement, se carrer.

FABLE II.

Les Membres & l'Estomac.

Je devois par la Royauté
 avoir commencé mon ouvrage:
 à la voir d'un certain côté,
 Messer Gaster (1) en est l'image.
 S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
 De travailler pour lui, les membres se lassant,
 chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
 sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
 Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécut d'air.
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme:
 & pour qui? pour lui seul: nous n'en profitons pas;
 notre soin n'aboutit qu'à fournir les repas.
 Chommons, c'est un métier qu'il veut nous faire ap-
 prendre.
 Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
 les bras d'agir, les jambes de marcher.
 Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur:
 il ne se forma plus de nouveau sang au cœur:
 chaque membre en souffrit, les forces se perdirent.
 Par ce moyen les mutins virent
 que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux,
 à l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
 Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
 Elle reçoit & donne; & la chose est égale.
 Tout travaille pour elle, & réciproquement
 tout tire d'elle l'aliment.
 Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
 enrichit le marchand, gage le Magistrat,

D 2

(1) *Gaster*: l'estomac en terme de médecine.

maintient le laboureur, donne paie au foldat,
distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
entretient seule tout l'Etat.

Ménénius le fut bien dire.

La Commune s'alloit séparer du Sénat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'Empire,
le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité:
au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déjà posté,
la plupart s'en alloient chercher une autre terre,
quand Ménénius leur fit voir
qu'ils étoient aux membres semblables;
& par cet Apologue, insigne entre les Fables,
les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part
aux brebis de son voisinage,
crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard,
& faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton (1),
fait sa houlette d'un bâton,
sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
il auroit volontiers écrit sur son chapeau:
c'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
& ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le Sycophante approche doucement.

(1) *Hoqueton*: espèce de casaque. Peu en usage dans ce sens-là.

Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
 dormoit alors profondément.
 Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette,
 La plupart des brebis dormoient pareillement,
 L'hypocrite les laissa faire;
 & pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
 il voulut ajouter la parole aux habits,
 chose qu'il croyoit nécessaire;
 mais cela gâta son affaire.
 Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
 Le ton dont il parla fit retentir les bois,
 & découvrit tout le mystère.
 Chacun se réveille à ce son,
 les brebis, le chien, le garçon.
 Le pauvre Loup, dans cette esclandre,
 empêché par son hoqueton,
 ne put ni fuir, ni se défendre,

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent
 prendre.
 Quiconque est Loup, agisse en Loup:
 c'est le plus certain de beaucoup.

 FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi,

Les Grenouilles se lassant
 de l'état démocratique,
 par leurs clameurs firent tant
 que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
 Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique:
 ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
 que la gent marécageuse,
 gent fort sottte & fort peureuse,
 s'alla cacher sous les eaux,
 dans les joncs, dans les roseaux.

dans les trous du marécage,
sans ofer de long-temps regarder au visage
celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.

Or, c'étoit un soliveau,
de qui la gravité fit peur à la première,
qui de le voir s'aventurant,
osa bien quitter sa tanière.

Elle approcha, mais en tremblant.

Une autre la suivit, une autre en fit autant,
il en vint une fourmillière;

& leur troupe à la fin se rendit familière
jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.

Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coi (1).
Jupin en a bien-tôt la cervelle rompue.

Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue.

Le Monarque des Dieux leur envoie une grue,
qui les croque, qui les tue,
qui les gobe à son plaisir:

& Grenouilles de se plaindre;
& Jupin de leur dire: eh quoi, votre désir
à ses loix croit-il nous astreindre?

vous avez dû premièrement
garder votre gouvernement:

mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
que votre premier Roi fût débonnaire & doux:
de celui-ci contentez-vous,
de peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard & le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
avec son ami Bouc des plus hauts encornés.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez.

(1) Coi: tranquille, en repos.

L'autre étoit passé maître en fait de tromperie. sm
La fois les obligea de descendre en un puits. ^{si}

Là, chacun d'eux se défaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
le Renard dit au Bouc: que ferons-nous, compère?
ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, & tes cornes aussi:
mets-les contre le mur. Le long de ton échine

je grimperai premièrement,
puis sur tes cornes m'élevant,
à l'aide de cette machine,
de ce lieu-ci je fortirai,
après quoi je t'en tirerai.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; & je loue
les gens bien sensés comme toi:
je n'aurois jamais, quant à moi,
trouvé ce secret, je l'avoue.

Le Renard sort du puits, laisse son compagnon;
& vous lui fait un beau sermon
pour l'exhorter à patience.

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
autant de jugement que de barbe au menton,
tu n'aurois pas, à la légère,
descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors:
tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts:
car pour moi j'ai certaine affaire
qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie & la Chatte.

Laigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
la Laie au pied, la Chatte entre les deux;
& sans s'incommoder, moyennant ce partage,

mères & nourissons faisoient leur tripotage.
 La Chatte détruisit par sa fourbe l'accord.
 Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: notre mort,
 au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères,
 ne tardera possible guères.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
 cette maudite Laie, & creuser une mine?
 c'est pour déraciner le chêne assurément,
 & de nos nourissons attirer la ruine.

L'arbre tombant, ils seront dévorés:
 qu'ils s'en tiennent pour assurés.

S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
 Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
 la perfide descend tout droit
 à l'endroit

où la Laie est en gésine (1).

Ma bonne amie & ma voisine,
 lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.

L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits:
 obligez-moi de n'en rien dire:
 son courroux tomberoit sur moi.

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
 la Chatte en son trou se retire.

L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
 de ses petits: la Laie encore moins:

fottes de ne pas voir que le plus grand des soins
 ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi l'un & l'autre s'obstine,
 pour secourir les fiens dedans l'occasion;

l'Oiseau royal, en cas de mine,
 la Laie, en cas d'irruption.

La faim détruisit tout: il ne resta personne
 de la gent marcaffine & de la gent aiglonne,
 qui n'allât de vie à trépas:

grand renfort pour Messieurs les Chats.

(1) En gésine: en couche. Très-vieux.

Que ne fait point ourdir une langue traîtreſſe
 par ſa pernicieuſe adreſſe?
 Des malheurs qui ſont ſortis
 de la boîte de Pandore,
 celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
 c'eſt la fourbe, à mon avis.

FABLE VII.

L'Ivrogne & ſa Femme.

Chacun a ſon défaut, où toujours il revient;
 honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos, d'un conte il me ſouvient:
 je ne diſ rien que je n'appuie
 de quelque exemple. Un ſuppôt de Bacchus
 altéroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
 Telles gens n'ont paſ fait la moitié de leur courſe,
 qu'ils ſont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci, plein du juſ de la treille,
 avoit laiffé ſes ſens au fond d'une bouteille,
 ſa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là, les vapeurs du vin nouveau
 cuvèrent à loisir. A ſon réveil il treuve
 l'attirail de la mort à l'entour de ſon corps;
 un luminaire, un drap de morts.

Oh! dit-il, qu'eſt-ceci? ma femme eſt-elle veuve?
 Là-deſſus, ſon épouſe, en habit d'Alecton,
 maſquée, & de ſa voix contrefaiſant le ton,
 vient au prétendu mort, approche de ſa bière,
 lui préſente un chaudéau (1) propre pour Lucifer.
 L'époux alors ne doute en aucune manière
 qu'il ne ſoit citoyen d'enfer.

Quelle perſonne eſ-tu? dit-il à ce phantome.

D 5

(1) *Chandean*: eſpèce de potage.

La cellerière du Royaume
de Satan, reprit-elle; & je porte à manger
à ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart sans songer:
tu ne leur portes point à boire?

FABLE VIII.

La Goutte & l'Araignée.

Quand l'enfer eut produit la Goutte & l'Araignée,
mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
d'être pour l'humaine lignée
également à redouter.

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases (1) étroites;

& ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux buchettes:
accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'Araignée (2) aux cases qui me plaisent.

L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
de ces gens nommés Médecins,

ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
s'étend avec plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
disant: je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,
ni que d'en déloger, & faire mon paquet,
jamais Hippocrate me somme.

L'Araignée cependant se campe en un lambris,
comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
travaille à demeurer: voilà sa toile ourdie:

voilà des moucherons de pris.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.

(1) Case: signifie ici: chaumière, cabane.

(2) Araignée; pour araignée.

Autre toile tissue, autre coup de balai.
 Le pauvre bestion (1) tous les jours déménage.
 Enfin, après un vain essai,
 il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
 plus malheureuse mille fois
 que la plus malheureuse Aragne.
 Son hôte la menoit, tantôt fendre du bois,
 tantôt fouir, houer. Goutte bien tracassée,
 est, dit-on, à demi pansée.
 Oh! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
 Changeons, ma soeur l'Aragne. Et l'autre d'écouter?
 elle la prend au mot, se glisse en la cabane:
 point de coup de balai qui l'oblige à changer.
 La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger
 chez un prélat qu'elle condamne
 à jamais du lit ne bouger.
 Cataplâmes, Dieu fait! Les gens n'ont point de honte
 de faire aller le mal toujours de pis en pis.
 L'une & l'autre trouva de la forte son compte,
 & fit très-sagement de changer de logis.

 FABLE IX.

Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
 Un Loup donc étant de frairie, (2)
 se pressa, dit-on, tellement,
 qu'il en pensa perdre la vie.
 Un os lui demeura bien avant au goffier.
 De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
 près de là passe une Cicogne.
 Il lui fait signe, elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussi-tôt en besogne.

 (1) *Bestion*: bête, animal.

 (2) *Frairie*: partie de divertissement, de bonne chère.

Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
 elle demanda son falaire.
 Votre falaire? dit le Loup;
 vous riez, ma bonne commère.
 Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
 d'avoir de mon gosier retiré votre cou?
 Allez, vous êtes une ingrater,
 ne tombez jamais sous ma patte.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On expoisoit une peinture,
 où l'artisan avoit tracé
 un Lion d'immense stature
 par un seul homme terrassé.
 Les regardants en tiroient gloire.
 Un Lion en passant, rabattit leur caquet.
 Je vois bien, dit-il, qu'en effet
 on vous donne ici la victoire;
 mais l'ouvrier vous a déçus,
 il avoit liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,
 si mes confrères favoient peindre.

FABLE XI.

Le Renard & les Raisins.

Certain Renard Gascou, d'autres disent Normand,
 mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 des raisins mûrs apparemment,
 & couverts d'une peau vermeille.
 Le galant en eût fait volontiers un repas.
 Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
 ils sont trop verts, dit-il, & bons pour des goujats,
 Fit-il pas mieux que de se plaindre?

FABLE XII.

Le Cygne & le Cuisinier.

Dans une ménagerie
de volatilles remplie,
vivoient le Cygne & l'Oïson.
Celui-là destiné pour les regards du maître,
celui-ci pour son goût; l'un qui se piquoit d'être
commensal (1) du jardin, l'autre de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
tantôt on les eût vus côte à côte nager,
tantôt courir sur l'onde, & tantôt se plonger,
sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuisinier ayant trop bu d'un coup,
prit pour Oïson le Cygne; & le tenant au cou,
il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,
& vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!
non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main
coupe
la gorge à qui s'en sert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe,
le doux parler ne nuit de rien.

(1) *Commensal*. Ce mot est employé ici dans le sens de fréquenter habituellement; mais la vraie signification est: qui mange à même table avec un autre; il n'est guère d'usage actuellement, qu'en parlant des Officiers de la maison du Roi.

FABLE XIII.

Les Loups & les Brebis.

Après mille ans & plus de guerre déclarée;
 les Loups firent la paix avecque les Brebis.
 C'étoit apparemment le bien des deux partis:
 car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
 les bergers, de leur peau, se faisoient maints habits.
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
 ni d'autre part pour les carnages.
 Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
 La paix se conclut donc: on donne des étages;
 les Loups leurs louveteaux, & les Brebis leurs chiens.
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
 & réglé par des commissaires;
 au bout de quelque temps que Messieurs les louvats⁽¹⁾
 se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
 ils vous prennent le temps que dans la bergerie
 Messieurs les bergers n'étoient pas,
 étranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
 les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
 Ils avoient averti leur gens secrètement.
 Les chiens, qui sur leur foi, reposoient sûrement,
 furent étranglés en dormant.
 Cela fut si-tôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
 Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

— Nous pouvons conclure de là
 qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
 La paix est fort bonne de foi,
 j'en conviens: mais de quoi sert-elle
 avec des ennemis sans foi?

(1) *Louvats*; pour louveteaux.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des forêts,
 chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse (1),
 fut enfin attaqué par ses propres sujets,
 devenus forts par sa foiblesse.
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
 le loup un coup de dents, le bœuf un coup de corne.
 Le malheureux Lion, languissant, triste & morne,
 peut à peine rugir par l'âge estropié.
 Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
 quand voyant l'âne même à son antre courir,
 ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir,
 mais c'est mourir deux fois, que souffrir tes atteintes.

FABLE XV.

Philomèle & Progné.

Autrefois Progné l'Hirondelle
 de sa demeure s'écarta;
 & loin des villes s'emporta
 dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
 Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
 voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
 je ne me souviens point que vous foyez venue
 depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
 Dites-moi, que pensez-vous faire?
 ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
 Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?

(1) *Prouesse*: valeur, force. Style familier.

Progné lui répartit: & quoi cette musique
 pour ne chanter qu'aux animaux,
 tout au plus à quelque rustique (1)?
 le désert est-il fait pour des talents si beaux?
 Venez faire aux cités éclater leurs merveilles:
 aussi bien, en voyant les bois,
 sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
 parmi des demeures pareilles
 exerça sa fureur sur vos divins appas.
 Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,
 qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
 en voyant les hommes, hélas!
 il m'en souvient bien davantage.

 FABLE XVI.

La femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent: ce n'est rien,
 c'est une femme qui se noie.
 Je dis que c'est beaucoup; & ce sexe vaut bien
 que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
 puisqu'il s'agit dans cette Fable
 d'une femme qui dans les flots
 avoit fini ses jours par un sort déplorable.
 Son époux en cherchoit le corps,
 pour lui rendre en cette aventure
 les honneurs de la sépulture.
 Il arriva que sur les bords
 du fleuve, auteur de sa disgrâce,
 des gens se promenoient ignorant l'accident.
 Ce mari donc leur demandant
 s'ils n'avoient de sa femme apperçu nulle trace:

(1) *Rustique*: est pris ici substantivement, & signifie:
 paysan, villageois.

nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas,
 suivez le fil de la rivière.
 Un autre répartit: non; ne le suivez pas,
 rebroussez plutôt en arrière.
 Quelle que soit la pente & l'inclination
 dont l'eau par sa course l'emporte,
 l'esprit de contradiction
 l'aura fait flotter d'autre forte.
 Cet homme se railloit assez hors de saison.
 Quant à l'humeur contredifante,
 je ne sai s'il avoit raison;
 mais que cette humeur soit, ou non,
 le défaut du sexe & sa pente,
 quiconque avec elle naîtra,
 sans faute avec elle mourra,
 & jusqu'au bout contredira,
 &, s'il peut, encor par delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

Damoiselle Belette au corps long & fluet,
 entra dans un grenier par un trou fort étroit:
 elle sortoit de maladie,
 Là, vivant à discrétion,
 la galante fit chère lie (1),
 mangea, rongea: Dieu fait la vie,
 & le lard qui périt en cette occasion.
 La voilà, pour conclusion,
 grasse, maflue (2) & rebondie.
 Au bout de la semaine, ayant dîné son fou,
 elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
 ne peut plus repasser, & croit s'être méprise.

(1) *Chère lie*: bonne chère. Très-vieux.

(2) *Mafiu*. Ce terme populaire est très-bien expliqué
 par le mot qui précède & qui suit. On écrit ordinaire-
 ment: maflé,

Après avoir fait quelques tours,
c'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise:
j'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un rat qui la voyoit en peine,
lui dit: vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée; il faut maigre fortir;
ce que je vous dis-là, l'on le dit à bien d'autres:
mais ne confondons point, par trop approfondir,
leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'ai lu, chez un conteur de Fables,
qu'un second Rodilard, l'Alexandre des Chats,
l'Attila, le fléau des rats,
rendoit ces derniers misérables.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
que ce Chat exterminateur,
vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde:
il vouloit de fouris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
la mort aux rats, les fouricières,
n'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
les fouris étoient prisonniers:
qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
le galant fait le mort; & du haut d'un plancher
se pend la tête en bas. La bête scélérate
à de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des fouris croit que c'est châtement,
qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
se promettent de rire à son enterrement,

mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
 puis rentrent dans leurs nids à rats,
 puis ressortant, font quatre pas,
 puis enfin se mettent en quête.
 Mais voici bien une autre fête.

Le pendu ressuscite; & sur ses pieds tombant,
 attrape les plus paresseuses.

Nous en savons plus d'un, dit-il, en les gobant:
 c'est tour de vieille guerre, & vos cavernes creuses
 ne vous sauveront pas, je vous en avertis:
 vous viendrez toutes au logis.


Il prophétisoit vrai; notre maître Mitis,
 pour la seconde fois les trompe & les affine (1),
 blanchit sa robe & s'enfarine;
 &, de la sorte déguisé,

se niche & se blorit dans une huche ouverte:
 ce fut à lui bien avisé.

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
 Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flâner autour.
 C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour:
 même il avoit perdu sa queue à la bataille.
 Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 s'écria-t-il de loin au Général des Chats;
 je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te fert d'être farine,
 car quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
 C'étoit bien dit à lui: j'approuve sa prudence:
 il étoit expérimenté;
 & savoit que la méfiance
 est mère de la sûreté.

(1) *Affiner*, veut dire dans cette Fable, *surprendre par quelque finesse*.



LIVRE QUATRIEME.

F A B L E I.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Sévigé de qui les attraits
servent aux Grâces de modèle,
& qui naquîtes toute belle,
à votre indifférence près:
pourriez-vous être favorable
aux jeux innocens d'une Fable,
& voir, sans vous épouvanter,
un Lion qu'Amour fut dompter?
Amour est un étrange maître:
heureux qui peut ne le connoître
que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
si la vérité vous offense,
la Fable au moins se peut souffrir.
Celle-ci prend bien l'assurance
de venir à vos pieds s'offrir,
par zèle & par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient,
les Lions entre autres vouloient

Être admis dans notre alliance.
 Pourquoi non? puisque leur engeance
 valoit la nôtre en ce temps-là,
 ayant courage, intelligence,
 & belle hure, outre cela.
 Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
 en passant par un certain pré,
 rencontra bergère à son gré.
 Il la demande en mariage.
 Le père auroit fort souhaité
 quelque gendre un peu moins terrible.
 La donner lui sembloit bien dur,
 la refuser n'étoit pas sûr:
 même un refus eût fait, possible,
 qu'on eût vu quelque beau matin
 un mariage clandestin.
 Car outre qu'en toute manière
 la belle étoit pour les gens fiers,
 fille se coëffe volontiers
 d'amoureux à longue crinière.
 Le père donc ouvertement
 n'osant renvoyer notre amant,
 lui dit: Ma fille est délicate:
 vos griffes la pourront blesser
 quand vous voudrez la caresser.
 Permettez donc qu'à chaque patte
 on vous les rogne; & pour les dents,
 qu'on vous les lime en même temps;
 vos baisers en feront moins rudes,
 & pour vous plus délicieux;
 car ma fille y répondra mieux,
 étant sans ces inquiétudes.
 Le Lion consent à cela,
 tant son ame étoit aveuglée.
 Sans dents ni griffes le voilà
 comme place demantelée.
 On lâcha sur lui quelques chiens;

il fit fort peu de résistance.
Amour, amour, quand tu nous tiens,
on peut bien dire: Adieu prudence.

FABLE II.

Le Berger & la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit fans soins,
se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.

Si sa fortune étoit petite,
elle étoit sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage,
le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis,
non plus Berger en chef comme il étoit jadis,
quand ses propres moutons païssoient sur le rivage.

Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis,
fut Pierrot & rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
racheta des bêtes à laine;

& comme un jour les vents, retenant leur haleine,
laissoient paisiblement aborder les vaisseaux;

vous voulez de l'argent, ô Mesdames les eaux,
dit-il; adressez-vous, jevous prie, à quelqu'autre:

ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me fers de la vérité,

pour montrer par expérience,

qu'un fou, quand il est assuré,

vaut mieux que cinq en espérance;

qu'il faut se contenter de sa condition;

qu'aux conseils de la mer & de l'ambition

nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
 La mer promet monts & merveilles:
 fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.

 FABLE III.

La Mouche & la Fourmi.

La Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix
 O Jupiter, dit la première,
 faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
 d'une si terrible manière;
 qu'un vil & rampant animal
 à la fille de l'air ose se dire égal?
 Je hante les palais, je m'affiecs à ta table:
 si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant (1) toi,
 pendant que celle-ci, chétive & misérable,
 vit trois jours d'un fêtu qu'elle a trainé chez soi.
 Mais, ma mignone, dites-moi,
 vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
 d'un Empereur, ou d'une belle?
 Je le fais; & je baise un beau fein quand je veux:
 je me joue entre des cheveux:
 je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
 & la dernière main que met à sa beauté
 une femme allant en conquête,
 c'est un ajustement des Mouches emprunté.
 Puis, allez-moi rompre la tête
 de vos greniers. Avez-vous dit?
 lui répliqua la ménagère.
 Vous hantez les palais: mais on vous y maudit.

E 4

(1) *Devant.* La Fontaine met ici cet adverbe pour
 avant; mais il n'y a guère aujourd'hui que les gens du
 commun qui l'emploient encore dans ce sens-là.

Et quant à goûter la première
de ce qu'on sert devant les Dieux,
croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des Rois & sur celle des ânes
vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;
& je fais que d'un prompt trépas
ette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie:
j'en conviens, il est noir ainsi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche; est-ce un sujet
pourquoi

vous fassiez sonner vos mérites?
nomme-t-on pas aussi Mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain:
n'ayez plus ces hautes pensées.
Les Mouches de Cour font chassées,
les Mouchards font pendus; & vous mourrez de faim,
de froid, de langueur, de misère,
quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai par monts ni par vaux (1)
m'exposer au vent, à la pluie:
je vivrai sans mélancolie:
le soin que j'aurai pris, de soins m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu: je perds le temps: laissez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
ne se remplit à babiller.

(1) *Vaux*, pluriel de *val*; vallée. Ce pluriel n'est
d'usage que dans *couvrir*, *aller*, *chercher*, &c. *par monts*
& *par vaux*.

FABLE IV.

Le Jardinier & son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
 demi-bourgeois, demi-manant,
 possédoit en certain village,
 un jardin assez propre, & le clos attenant.
 Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
 là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue:
 de quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet;
 peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
 Cette félicité par un lièvre troublée,
 fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
 Ce maudit animal vient prendre sa goulée (1)
 soir & matin, dit-il; & des pièges se rit:
 les pierres; les bâtons y perdent leur crédit:
 il est forcier, je crois. Sorcier? Je l'en défie,
 répartit le Seigneur. Fût-il diable, Miraut,
 en dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
 Je vous en déferai, bon-homme, sur ma vie;
 & quand? & dès demain, sans tarder plus long-temps.
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
 Cà déjeuner, dit-il; vos poulets sont-ils tendres?
 La fille du logis, qu'on vous voie, approchez:
 quand la marierons-nous? quand aurons-nous des
 gendres?
 bon-homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'en-
 tendez,
 qu'il faut fouiller à l'escarcelle (2).

E 5

(1) *Goulée*: grosse bouchée; mais ce mot est mis ici pour *pâturage*, *nourriture*.

(2) *Escarcelle*: poche, bourse. N'est plus usité que dans le style burlesque.

Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
 auprès de lui la fait asseoir,
 prend unemain, un bras, lève un coin du mouchoir:
 toutes sottises dont la belle
 se défend avec grand respect,
 tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
 Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
 De quand font vos jambons? ils ont fort bonne mine.
 Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
 je les reçois, & de bon cœur.
 Il déjeûne très-bien, aussi fait sa famille,
 chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentés:
 il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
 boit son vin, caresse sa fille.
 L'embaras des chasseurs succède au déjeûné.
 Chacun s'anime & se prépare:
 les trompes & les cors font un tel tintamarre,
 que le bon-homme est étonné.
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
 le pauvre potager: adieu planches, carreaux:
 adieu chicorée & porreaux:
 adieu de quoi mettre au potage.
 Le lièvre étoit gâté dessous un maître chou.
 On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou.
 Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
 que l'on fit à la pauvre haie
 par ordre du Seigneur: car il eût été mal
 qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
 Le bon-homme disoit: ce sont-là jeux de Prince:
 mais on le laissoit dire; & les chiens & les gens
 firent plus de dégât en une heure de temps,
 que n'en auroient fait en cent ans
 tous les lièvres de la province.

Petits Princes, videz vos débats entre vous:
 de recourir aux Rois vous feriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
 ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V.

L'Ane & le Chien.

Ne forçons point notre talent:
 nous ne ferions rien avec grâce.
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 ne sauroit passer pour galant.
 Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,
 ont le don d'agréer infus avec la vie.
 C'est un point qu'il leur faut laisser;
 & ne pas ressembler à l'Ane de la Fable,
 qui, pour se rendre plus aimable
 & plus cher à son maître, alla le caresser.
 Comment, disoit-il en son âme,
 ce Chien, parce qu'il est mignon,
 vivra de pair à compagnon
 avec Monsieur, avec Madame;
 & j'aurai des coups de bâton;
 Que fait-il? il donne la patte;
 puis aussi-tôt il est baissé:
 s'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 cela n'est pas bien mal-aisé.
 Dans cette admirable pensée;
 voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
 leve une corne toute usée,
 la lui porte au menton fort amoureuxment,
 non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 de son chant gracieux cette action hardie.
 Oh! oh! quelle caresse, & quelle mélodie!
 dit le maître aussi-tôt. Holà, Martin-bâton!
 Martin-bâton accourt, l'Ane changea de ton.
 Ainsi finit la comédie.

FABLE VI.

Le combat des Rats & des Belettes.

La nation des Belettes,
 non plus que celle des chats,
 ne veut aucun bien aux Rats:
 & sans les portes étroites
 de leurs habitations,
 l'animal à longue échine
 en feroit, je m'imagine,
 de grandes destructions.
 Or, une certaine année
 qu'il en étoit à foison,
 leur Roi, nommé Ratapon,
 mit en campagne une armée.
 Les Belettes, de leur part,
 déployèrent l'étendard.
 Si l'on croit la Renommée,
 la victoire balança.
 Plus d'un guérêt s'engraïssa
 du sang de plus d'une bande.
 Mais la perte la plus grande
 tomba presque en tous endroits
 sur le peuple fouriquois.
 Sa déroute fut entière:
 quoi que pût faire Artarpax,
 Pficarpax, Méridarpax,
 qui, tout couverts de poussière,
 soutinrent assez long-temps
 les efforts des combattans.
 Leur résistance fut vaine;
 il fallut céder au fort;
 chacun s'enfuit au plus fort,
 tant soldat, que capitaine.
 Les Princes périrent tous.
 La racaille dans des trous

trouvant la retraite prête,
 se fauva sans grand travail.
 Mais les Seigneurs sur leur tête,
 ayant chacun un plumail,
 des cornes ou des aigrettes,
 soit comme marques d'honneur,
 soit enfin que les Belettes
 en congussent plus de peur,
 cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse,
 ne fut large assez pour eux:
 au lieu que la populace
 entroit dans les moindres creux.
 La principale jonchée
 fut donc des principaux Rats.
 Une tête empanachée
 n'est pas petit embarras.
 Le trop superbe équipage
 peut souvent en un passage
 causer du retardement.
 Les petits en toute affaire
 esquivent fort aisément:
 les grands ne le peuvent faire.

 FABLE VII.

Le Singe & le Dauphin.

C'étoit chez les Grecs un usage
 que sur la mer tous voyageurs
 menaient avec eux en voyage
 Singes & chiens de bâteleurs.
 Un navire en cet équipage,
 non loin d'Athènes fit naufrage.
 Sans les Dauphins, tout eût péri.
 Cet animal est fort ami

de notre espèce: en son histoire
 Pline le dit, il le faut croire.
 Il sauva donc tout ce qu'il put.
 Même un Singe en cette occurrence,
 profitant de la ressemblance,
 lui pensa devoir son salut.
 Un Dauphin le prit pour un homme,
 & sur son dos le fit asséoir
 si gravement, qu'on eût cru voir
 ce chanteur que tant on renomme.
 Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
 quand, par hazard, il lui demande:
 êtes-vous d'Athènes la grande?
 Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort:
 s'il vous y survient quelque affaire,
 employez-moi, car mes parents
 y tiennent tous les premiers rangs;
 un mien cousin est Juge-Maire.
 Le Dauphin dit, bien grand-merci:
 & le Pirée a part aussi
 à l'honneur de votre présence!
 vous le voyez souvent, je pense?
 Tous les jours: il est mon ami,
 c'est une vieille connoissance.
 Notre magot prit pour ce coup
 le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
 qui prendroient Vaugirard pour Rome;
 & qui, caquetants au plus dru,
 parlent de tout, & n'ont rien vu.

Le Dauphin rit, tourne la tête;
 & le magot considéré,
 il s'apperçoit qu'il n'a tiré
 du fond des eaux rien qu'une bête.
 Il l'y replonge; & va trouver
 quelque homme afin de le sauver.

F A B L E VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
de ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des
oreilles.

Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.

Il lui coûtoit autant que trois.

Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais Idole, quel qu'il fût,

n'avoit eu cuisine si grasse,

fans que pour tout ce culte à son hôte il échât
succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.

Bien plus, si pour un fou d'orage en quelque endroit
s'amassoit d'une ou d'autre forte,

l'homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.

La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.

A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,

il vous prend un levier, met en pièces l'Idole,

le trouve rempli d'or. Quand je r'ai fait du bien,
m'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?

va, fors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

malheureux, grossiers & stupides:

on n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides:

j'ai bien fait de changer de ton.

F A B L E IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

U n Paon muoit: un Geai prit son plumage;
puis après se l'accommoda:

puis parmi d'autres Paons tout fier se panada,
 croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnut: il se vit bafoué,
 berné, fiffé, moqué, joué,
 & par Messieurs les Paons, plumé d'étrange sorte:
 même vers ses pareils s'étant réfugié,
 il fut par eux mis à la porte.
 Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,
 qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
 & que l'on nomme plagiaires.
 Je m'en tais; & ne veux leur causer nul ennui:
 ce ne font pas là mes affaires.

 FABLE X.

Le Chameau & les Bâtons flottants.

Le premier qui vit un Chameau,
 s'enfuit à cet objet nouveau.
 Le second s'approcha: le troisième osa faire
 un licou pour le Dromadaire.
 L'accoutumance (1) ainsi nous rend tout familier.
 Ce qui nous paroïssoit terrible & singulier,
 s'apprivoïse avec notre vue,
 quand ce vient à la continue.
 Et, puisque nous voici tombés sur ce sujet,
 on avoit mis des gens au guet,
 qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
 ne purent s'empêcher de dire,
 que c'étoit un puissant navire.
 Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
 & puis nacelle, & puis balot,
 enfin bâtons flottants sur l'onde.
 J'en fais beaucoup de par le monde,
 à qui ceci conviendrait bien:
 de loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

(1) *Accoutumance*: habitude. Ce mot vieillit.

FABLE XI.

La Grenouille & le Rat.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner (1) autrui,
qui souvent s'engeigne soi-même.

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui:
il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris:
un Rat plein d'embonpoint, gras & des mieux nourris,
& qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue:
venez me voir chez moi, je vous ferai festin.

Messire Rat promit soudain:
il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle alléqua pourtant les délices du bain,
la curiosité, le plaisir du voyage,
cent raretés à voir le long du marécage:
un jour il conteroit à ses petits enfans
les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
& le gouvernement de la chose publique
aquatique.

Un point sans plus tenoit le galant empêché.
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remède:
le Rat fut à son pied par la patte attaché.

Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
s'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,

(1) *Cuide engeigner*: croit tromper. Déjà vieux du temps de la Fontaine.

contre le droit des gens, contre la foi jurée,
 prétend qu'elle en fera gorge chaude (1) & curée:
 (c'étoit, à son avis, un excellent morceau)
 déjà dans son esprit la galante le croque.
 Il atteste les Dieux: la perfide s'en moque.
 Il résiste: elle tire. En ce combat nouveau,
 un milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
 voit d'enhaut le pauvre se débattant sur l'onde.
 Il fond dessus, l'enlève, & par même moyen
 la Grenouille & le lien.
 Tout en fut, tant & si bien
 que de cette double proie
 l'oiseau se donne au cœur joie,
 ayant, de cette façon,
 à souper chair & poisson.
 La ruse la mieux ourdie
 peut nuire à son inventeur;
 & souvent la perfidie
 retourne sur son auteur.

 FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une Fable avoit cours parmi l'Antiquité;
 & la raison ne m'en est pas connue.
 Que le lecteur en tire une moralité:
 voici la Fable toute nue.

(1) *Gorge chaude*: c'est à-peu-près en Fauconnerie ce que *curée* est en Venerie. Proverbialement, faire une gorge chaude de quelque chose, signifie, s'en réjouir, s'en moquer. On ne décidera point dans quel sens la Fontaine emploie ici ce terme: il paroît cependant que c'est dans le second.

La renommée ayant dit en cent lieux
 qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre
 ne voulant rien laisser de libre sous les Cieux,
 commandoit que sans plus attendre,
 tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
 quadrupèdes, humains, éléphants, vermissaux,
 les Républiques des oiseaux;
 la Déesse aux cent bouches, dis-je,
 ayant mis par-tout la terreur
 en publiant l'édit du nouvel Empereur,
 les Animaux & toute espèce lige
 de son seul appétit, crurent que cette fois
 il falloit subir d'autres loix.

On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière:
 après divers avis, on résout, on conclut
 d'envoyer hommage & tribut.

Pour l'hommage & pour la manière,
 le Singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
 ce que l'on vouloit qui fût dit.
 Le seul tribut les tint en peine.

Car que donner? il falloit de l'argent.

On en prit d'un Prince obligeant,
 qui possédant dans son domaine
 des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.

Comme il fut question de porter ce tribut,
 le Mulet & l'Ane s'offrirent,
 assistés du Cheval, ainsi que du Chamcau.

Tous quatre en chemin ils se mirent
 avec le Singe, Ambassadeur nouveau.
 La caravane enfin rencontre en un passage
 Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.

Nous nous rencontrons tout à point,
 dit-il, & nous voici compagnons de voyage.

J'allois offrir mon fait à part,
 mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarresse.
 Obligez-moi de me faire la grâce
 que d'en porter chacun un quart.

Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
 & j'en serai plus libre, & bien plus en état,

en cas que les voleurs attaquent notre bande,
& que l'on en vienne au combat.

Econduite un Lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, foulagé, bien reçu;
&, malgré le héros de Jupiter issu,
faisant chère & vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré
tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré (1),
où maint mouton cherchoit sa vie,
séjour du frais, véritable parrie
des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
il se plaignit d'être malade.

Continuez votre ambassade,
dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans,
& veux chercher ici quelque herbe salutaire.

Pour vous, ne perdez point de temps:
rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.

On débale; & d'abord le Lion s'écria
d'un ton qui témoignoit sa joie:
que de filles, ô Dieux, mes pièces de monnoie
ont produites! voyez: la plupart sont déjà
aussi grandes que leurs mères.

Le croît (2) m'en appartient. Il prit tout là-dessus,
où bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le Singe & les somniers confus,
sans oser répliquer, en chemin se remirent.

Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
& n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? c'eût été Lion contre Lion:
& le proverbe dit: *Corfaires à Corfaires,*
l'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

(1) *Diapré*: varié de plusieurs couleurs. N'est plus en usage que dans le Blason.

(2) *Croît*: augmentation. On ne se sert ordinairement de ce mot, qu'en parlant du bétail.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les chevaux ne font nés pour les hommes.

Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
âne, cheval & mule aux forêts habitoit:
& l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous
sommes,

tant de selles & tant de bâts,
tant de harnois pour les combats,
tant de chaifes, tant de carrosses,
comme aussi ne voyoit-on pas
tant de festins & tant de nôces.

Or, un Cheval eut alors différend
avec un Cerf plein de vitesse,
& ne pouvant l'attraper en courant,
il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui fâta sur le dos,
ne lui donna point de repos
que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.

Et cela fait, le Cheval remercie
l'homme son bienfaiteur, disant: je suis à vous:
adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous:
je vois trop quel est votre usage.

Demeurez donc, vous serez bien traité,
& jusqu'au ventre en la litière.

Hélas! que sert la bonne chère,
quand on n'a pas la liberté?
Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie:
mais il n'étoit plus temps: déjà son écurie
étoit prête & toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien,
sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
sans qui les autres ne sont rien.

FABLE XIV.

Le Renard & le Buste.

Les Grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en fait juger que par ce qu'il en voit,
le Renard au contraire à fond les examine,
les tourne de tous sens; & quand il s'aperçoit
que leur fait n'est que bonne mine,
il leur applique un mot qu'un Buste de héros
lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buste creux & plus grand que nature.
Le Renard en louant l'effort de la sculpture:
belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

Combien de grands Seigneurs sont bustes en ce point!

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre & le Chevreau.

La Bique (1) allant remplir sa traînante mamelle,
& paître l'herbe nouvelle,
ferma sa porte au loquet,
non sans dire à son Biquet (2):

(1) *Bique*, (2) *Biquet*: chèvre, chevreau. Seulement usités dans quelques Provinces.

gardez-vous sur votre vie,
 d'ouvrir que l'on ne vous die
 pour enseigne & mot du guet,
 foin du Loup & de sa race.
 Comme elle disoit ces mots,
 le Loup de fortune (1) passe:
 il les recueille à propos,
 & les garde en sa mémoire.
 La Bique, comme on peut croire,
 n'avoit pas vu le glouton.
 Dès qu'il la voit partir, il contrefait son ton,
 & d'une voix papelarde (2)
 il demande qu'on ouvre, en disant: foin du Loup,
 & croyant entrer tout d'un coup.
 Le Biquet soupçonneux, par la fente regarde.
 Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
 s'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
 chez les Loups, comme on fait, rarement en usage).
 Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
 comme il étoit venu, s'en retourna chez soi.
 Où seroit le Biquet s'il eût ajouté foi
 au mot du guet que de fortune
 notre Loup avoit entendu?
 Deux sûretés valent mieux qu'une;
 & le trop en cela ne fut jamais perdu.

 FABLE XVI.

Le Loup, la Mère & l'Enfant.

Ce Loup me remet en mémoire
 un de ses compagnons qui fut encore mieux pris.
 Il y périt: voici l'histoire.

F 4

(1) *De fortune*: par hazard.
 (2) *Papelard*: est pris ici adjectivement; ce qui n'est
 guère d'usage.

Un villageois avoit à l'écart son logis:
 Messier Loup attendoit chape-chute (1) à la porte.
 Il avoit vu fortir gibier de toute sorte,
 veaux de lait, agneaux & brebis,
 régiments de dindons, enfin bonne provende (2).
 Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.

Il entend un enfant crier.

La mère aussi-tôt le gourmande,
 le menace, s'il ne se tait.

de le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
 remerciant les Dieux d'une telle aventure;
 quand la mère appaisant sa chère géniture (3),
 lui dit: ne craignez point: s'il vient, nous le tuerons.
 Qu'est-ceci? s'écria le mangeur de moutons.
 Dire d'un, puis d'un autre? est-ce ainsi que l'on traite
 les gens faits comme moi? me prend-on pour un sot?

que quelque jour ce beau marmot
 vienne au bois cueillir la noisette.

Comme il disoit ces mots, on sort de la maison:
 un chien de cour l'arrête: épieux & fourches fières
 l'ajustent de toutes manières.

Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
 Aussi-tôt il conta l'affaire.

Merci de moi, lui dit la mère,
 tu mangeras mon fils? l'ai-je fait à dessein
 qu'il affouviſſe un jour ta faim?

On affomme la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit & la tête:
 le Seigneur du village à sa porte les mit,
 & ce dicton Picard à l'entour fut écrit.

*Biaux chires Leups n'écoutez mie
 Mère renchent chen feux qui crie.*

(1) *Chape-chute*: aventure quelconque.

(2) *Provende*: provision de vivres.

(3) *Géniture*: enfant. Ce terme est vieux, & n'est plus employé que dans le style burlesque.

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
 chacun cenfuroit fon ouvrage.
 L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
 indignes d'un tel perionnage.
 L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'avis
 que les appartemens en étoient trop petits.
 Quelle maifon pour lui! l'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis,
telle qu'elle eft, dit-il, elle pût être pleine!
 Le bon Socrate avoit raifon
 de trouver pour ceux-là trop grande fa maifon.
 Chacun fe dit ami, mais fou qui s'y repose.
 Rien n'eft plus commun que ce nom;
 rien n'eft plus rare que la chofe.

FABLE XVIII.

Le Vieillard & fes Enfants.

Toute puiffance eft foible à moins que d'être unie.
 Ecoutez là-deffus l'Efclave de Phrygie.
 Si j'ajoute du mien à fon invention,
 c'eft pour peindre nos mœurs, & non point par envie:
 je fuis trop au-deffous de cette ambition.
 Phèdre en hérit fouvent par un motif de gloire:
 pour moi, de tels penfers me feroient mal-féans.
 Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'histoire
 de celui qui tâcha d'unir tous fes enfants.

Un Vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
 mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
 voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
 je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
 L'aîné les ayant pris & fait tous ses efforts,
 les rendit en disant: je le donne aux plus forts.
 Un second lui succède & se met en posture,
 mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leur temps, le faisceau résista:
 de ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
 Foibles gens! dit le père, il faut que je vous montre
 ce que ma force peut en semblable rencontre.
 On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
 Il sépare les dards, & les rompt sans effort.
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
 Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
 Enfin se sentant près de terminer ses jours:
 mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
 adieu, promettez-moi de vivre comme frères;
 que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
 Chacun de ses trois fils l'en assûre en pleurant.
 Il prend à tous les mains: il meurt; & les trois frères
 trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
 Un créancier saisit, un voisin fait procès:
 d'abord notre Trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
 Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare.
 L'ambition, l'envie avec les Consultants,
 dans la succession entrent en même-temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane
 le Juge sur cent points tour-à-tour les condamne.
 Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
 ceux là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
 Les frères défunis sont tous d'avis contraire.
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
 Tous perdirent leur bien; & voulurent trop tard
 profiter de ces dards unis, & pris à part,

FABLE XIX.

L'Oracle & l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la terre.
 Le Dédale des cœurs en ses détours n'enferme
 rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui sentoit quelque peu le fagot,
 & qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
 par bénéfice d'inventaire,
 alla consulter Apollon.
 Dès qu'il fut en son sanctuaire,
 ce que je tiens, dit-il, est il en vie ou non?
 Il tenoit un moineau, dit-on,
 prêt d'étouffer la pauvre bête,
 ou de la lâcher aussi-tôt,
 pour mettre Apollon en défaut.
 Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
 Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
 & ne me tends plus de panneau;
 tu te trouverois mal d'un pareil stratagême.
 Je vois de loïn, j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son trésor.

L'usage seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens, de qui la passion
 est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.

Diogène là-bas est aussi riche qu'eux;
 & l'avare ici haut, comme lui vit en gueux.
 L'homme au trésor caché qu'Esopé nous propose,
 servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
 pour jouir de son bien une seconde vie;
 ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
 Il avoit dans la terre une somme enfouie,
 son cœur avec, n'ayant autre déduit (1),
 que d'y ruminer jour & nuit,
 & rendre sa chevance (2) à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bât ou qu'il mangeât,
 on l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
 à l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
 se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
 Voilà mon homme aux pleurs: il gémit, il soupire,
 il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande, à quel sujet ses cris?
 C'est mon trésor que l'on m'a pris.
 Votre trésor? où pris? Tout joignant cette pierre.
 Eh! sommes-nous en temps de guerre
 pour l'apporter si loin? n'eussiez-vous pas mieux fait
 de le laisser chez vous en votre cabinet,
 que de le changer de demeure?
 vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
 A toute heure, bons Dieux! ne tient-il qu'à cela!
 l'argent vient-il comme il s'en-va?
 Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grâce,
 reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
 puisque vous ne touchiez jamais à cet argent?
 Mettez une pierre à la place,
 elle vous vaudra tout autant.

(1) *Déduit*: satisfaction, plaisir, passe-temps, &c.

(2) *Chevance*: toutes les richesses, tout le bien qu'on possède. Vieux.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
fut d'abord averti par eux,
qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas:
je vous enseignerai les pâtis (1) les plus gras:
ce service vous peut quelque jour être utile,
& vous n'en aurez pas regret.
Les bœufs à toutes fins promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire & prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage,
comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
l'Intendant même, & pas un d'aventure
n'aperçut ni cor, ni ramure,
ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
que chacun retournant au travail de Cérès,
il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant, lui dit: cela va bien:
mais quoi? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa
revue:
je crains fort pour toi sa venue.
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
La-dessus le maître entre, & vient faire sa ronde.
Qu'est-ceci? dit-il à son monde,
je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille, allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne sauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?

(1) *Pâtis*: lieu où l'on mène paître les bestiaux.

En regardant à tout, il voit une autre tête
 que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
 Le Cerf est reconnu: chacun prend un épieu:
 chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
 dont maint voisin s'éjouit (1) d'être.

Phèdre, sur ce sujet, dit fort élégamment:
 il n'est pour voir que l'œil du maître.
 Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

 FABLE XXII.

L'Alouette & ses petits, avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
 Voici comme Esope le mit
 en crédit.

Les Alouettes font leur nid
 dans les bleds, quand ils font en herbe,
 c'est-à-dire, environ le temps
 que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
 monstres marins au fond de l'onde,
 tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
 Une pourtant de ces dernières,
 avoit laissé passer la moitié d'un printemps,
 sans goûter les plaisirs des amours printanières.
 A toute force enfin elle se résolut
 d'imiter la nature, & d'être mère encore.
 Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
 à la hâte; le tout alla du mieux qu'il put.

(1) *S'éjouir; pour se réjouir.*

Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée (1)
 se trouvât assez forte encor
 pour voler & prendre l'effor,
 de mille foins divers l'Alouette agitée,
 s'en va chercher pâture, avertit ses enfants
 d'être toujours au guet & faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs
 vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
 écoutez bien: selon ce qu'il dira,
 chacun de nous décampera.

Si-tôt que l'Alouette eût quitté sa famille,
 le possesseur du champ vient avecque son fils.
 Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
 les prier que chacun, apportant sa faucille,
 nous vienne aider demain dès la pointe du jour.

Notre Alouette de retour,
 trouve en alarme sa couvée.

L'un commence: il a dit que l'aurore levée,
 l'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
 S'il n'a dit que cela, répartit l'Alouette,
 rien ne nous presse encor de changer de retraite:
 mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Cependant soyez gais: voilà de quoi manger.
 Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mère.
 L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
 L'Alouette à l'effor, le maître s'en vient faire
 sa ronde, ainsi qu'à l'ordinaire.


Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
 Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
 sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents
 les prier de la même chose.

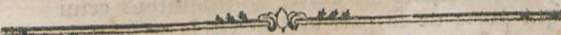
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
 Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure....
 Non, mes enfants, dormez en paix:
 ne bougeons de notre demeure.

(1) Nitée : nichée.

L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
de visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils, & savez-vous
ce qu'il faut faire? il faut qu'avec notre famille,
nous prenions dès demain chacun une faucille:
c'est-là notre plus court; & nous achèverons
notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que le dessein fut su de l'Alouette,
c'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants:
& les petits en même-temps
voletants, se culebutants,
délogèrent tous sans trompette.



LIVRE CINQUIEME.



F A B L E I.

Le Bâcheron & Mercure.

A. M. LE C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage;
j'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
& des vains ornements l'effort ambitieux:
je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
vous les aimez, ces traits; & je ne les hais pas.
Quant au principal but, qu'Esope se propose,
j'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais & n'instruis,
il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
dont je ne me pique point,
je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est-là tout mon talent: je ne sai s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
la sotté vanité jointe avecque l'envie;
deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.

Tom. I.

G

J'oppose quelquefois par une double image
 le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
 les agneaux aux loups ravissants,
 la mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
 une ample Comédie à cent actes divers,
 & dont la scène est l'Univers.

Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle,
 Jupiter comme un autre. Introduisons celui
 qui porte de sa part aux belles la parole:
 ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain:
 c'est sa cognée: & la cherchant en vain,
 ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
 Il n'avoit pas des outils à revendre.
 Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
 Ne sachant donc où mettre son espoir,
 sa face étoit de pleurs toute baignée.
 O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
 s'écrioit-il; Jupiter rends-la moi:
 je tiendrai l'être encore un coup de toi.
 Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
 Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
 lui dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien?
 je crois l'avoir, près d'ici, rencontrée.
 Lors une d'or à l'homme étant montrée,
 il répondit: je n'y demande rien.
 Une d'argent succède à la première:
 il la refuse. Enfin une de bois.
 Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
 je suis content si j'ai cette dernière.
 Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois,
 ta bonne foi fera récompensée.
 En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
 L'histoire en est aussi-tôt dispersée.
 Et Boquillons (1) de perdre leur outil,

(1) *Boquillon*: bûcheron. Vieux.

& de crier pour se le faire rendre.
 Le Roi des Dieux ne fait auquel entendre.
 Son fils Mercure aux criards vient encor;
 à chacun d'eux, il en montre une d'or.
 Chacun eût crû passer pour une bête
 de ne pas dire aussi-tôt: la voilà.
 Mercure, au lieu de donner celle-là,
 leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
 c'est le plus sûr: cependant on s'occupe
 à dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

 FABLE II.

Le Pot de Terre & le Pot de Fer.

L Pot de fer proposa
 au Pot de terre un voyage.
 Celui-ci s'en excusa,
 disant qu'il feroit que sage (1)
 de garder le coin du feu,
 car il lui falloit si peu,
 si peu, que la moindre chose
 de son débris (2) feroit cause:
 il n'en reviendrait morceau.
 Pour vous, dit-il, dont la peau
 est plus dure que la mienne,
 je ne vois rien qui vous tienne.

G 2

(1) *Faire que sage*: faire sagement.

(2) *Débris* est ici au singulier contre l'usage ordinaire,
 & signifie: ruine, destruction, &c.: c'est l'effet pour la
 cause.

Nous vous mettrons à couvert,
répartit le pot de fer:

si quelque matière dure
vous menace d'aventure,
entre deux je passerai,
& du coup vous sauverai.

Cette offre le persuade.

Pot de fer son camarade
se met droit à ses côtés.

Mes gens s'en vont à trois pieds
clopin clopant comme ils peuvent,

l'un contre l'autre jetés,
au moindre hoquet (1) qu'ils treuvent.

Le Pot de terre en souffre: il n'eut pas fait cent pas,
que par son compagnon il fut mis en éclats,
sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
ou bien il nous faudra craindre
le destin d'un de ces pots.

FABLE III.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

Petit poisson deviendra grand,
pourvu que Dieu lui prête vie.

Mais le lâcher en attendant,
je tiens pour moi que c'est folie:

car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin (2),
fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.

(1) *Hoquet* est mis ici par Métonymie, pour *pierre*,
caillou, *inégalité de terrain*, &c.

(2) *Fretin*: petit. La signification ordinaire de ce mot
est *chose de rebut*, *inutile*, &c.



Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
voilà commencement de chère & de festin :

mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière,
que ferez-vous de moi? je ne saurois fournir,
au plus qu'une demi-bouchée.

Laissez-moi Carpe devenir :

je ferai par vous répêchée.

Quelque gros Partisan m'achètera bien cher :

au lieu qu'il vous en faut chercher

peut-être encor cent de ma taille

pour faire un plat: quel plat! croyez-moi, rien qui
vaille.

Rien qui vaille? eh bien soit, répartit le Pêcheur;

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

vous irez dans la poële; & vous avez beau dire,

dès ce soir on vous fera frire.

Un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*.

L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

FABLE IV.

Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups

le Lion, qui plein de courroux,

pour ne plus tomber en la peine,

bannit des lieux de son domaine

toute bête portant des cornes à son front.

Chèvres, beliers, taureaux aussi-tôt délogèrent,

daims & cerfs de climat changèrent :

chacun à s'en aller fut prompt.

Un Lièvre appercevant l'ombre de ses oreilles,

craignit que quelque inquisiteur

n'allât interpréter à cornes leur longueur,

ne les fourrât en tout à des cornes pareilles.

Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici:
 mes oreilles enfin seroient cornes aussi:
 & quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
 je craindrois même encor. Le Grillon répartit:
 cornes cela! vous me prenez pour cruche?
 ce sont oreilles que Dieu fit.

On les fera passer pour cornes,
 dit l'animal craintif, & cornes de licornes.
 J'aurai beau protester: mon dire & mes raisons
 iront aux petites maisons.

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
 grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
 sentant son Renard d'une lieue,
 fut enfin au piège attrapé.

Par grand hazard en étant échappé,
 non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
 s'étant, dis-je, sauvé, sans queue & tout honteux,
 pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
 un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
 que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
 & qui va balayant tous les sentiers fangeux?
 que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe.

Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
 Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
 maistournez-vous, de grâce. & l'on vous répondra.
 A ces mots il se fit une telle huée,
 que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu:
 la mode en fut continuée.

FABLE VI.

La Vieille & les deux Servantes.

Il étoit une Vieille ayant deux Chambrières.
Elles filoient si bien, que les Sœurs flandrières
ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
que de distribuer aux Servantes leur tâche.
Dès que Thérès chassoit Phœbus aux crins dorés,
tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
deçà, delà, vous en aurez
point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
un misérable Coq à point nommé chantoit:
aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable,
s'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
dormoient les deux pauvres Servantes.

L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras,
& toutes deux très mal-contentes,
disoient entre leurs dents: maudit Coq, tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la bête fut gripée.

Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
on s'enfonce encor plus avant:
témoin ce couple & son salaire.

La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par-là
de Charybde en Scylla.

FABLE VII.

Le Satyre & le Passant.

Au fond d'un antre sauvage,
 un Satyre & ses enfants
 alloient manger leur potage
 & prendre l'écuelle aux dents.

On les eut vus sur la mousse,
 lui, sa femme & maint petit:
 ils n'avoient tapis ni houffe,
 mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
 entre un passant morfondu,
 Au brouet on le convie,
 il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
 de le semondre (1) deux fois,
 D'abord avec son haleine
 il se réchauffe les doigts.

Puis, sur les mets qu'on lui donne,
 délicat, il souffle aussi.
 Le Satyre s'en étonne:
 notre hôte à quoi bon ceci?

L'un, refroidit mon potage,
 l'autre réchauffe ma main.
 Vous pouvez, dit le Sauvage,
 reprendre votre chemin.

(1) *Semondre* : prier, inviter.

Ne plaise aux Dieux que je couche
avec vous sous même toit.
Arrière ceux dont la bouche
souffle le chaud & le froid.

FABLE VIII.

Le Cheval & le Loup.

Un certain Loup, dans la saison
que les tièdes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
& que les animaux quittent tous la maison,
pour s'en aller chercher leur vie;
un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
aperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh que n'es-tu mouton! car tu me serois hoc:
au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie:
rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
se dit écolier d'Hippocrate:
qu'il connoit les vertus & les propriétés
de tous les simples de ces prés:
qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
toutes sortes de maux. Si Dom Courfier vouloit
ne point céler sa maladie,
lui Loup, gratis le guérirait:
car le voir dans cette prairie,
pâtre ainsi sans être lié,
témoignoit quelque mal, selon la Médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
une apostume (1) sous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie

G 5

(1) *Apostume*: ordinairement, *apostème*.

susceptible de tant de maux.

J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
& fais aussi la Chirurgie.

Mongalant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
afin de haper son malade.

L'autre qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
qui vous lui met en marmelade
les mandibules (1) & les dents.

C'est bien fait, dit le Loup en soi-même & fort triste,
chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste,
& ne fus jamais que boucher.

FABLE IX.

Le Laboureur & ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine:
c'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur sentant sa mort prochaine,
fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
que nous ont laissé nos parents:
un trésor est caché dedans.

Je ne fais pas l'endroit, mais un peu de courage
vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût,
creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
où la main ne passe & repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
deçà, delà, par tout: si bien qu'au bout de l'an
il en rapporta davantage.

(1) *Mandibules*: mâchoires.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage,
de leur montrer avant sa mort,
que le travail est un trésor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

UNE Montagne en mal d'enfant
jetoit une clameur si haute,
que chacun au bruit accourant,
crut qu'elle accoucherait sans faute,
d'une Cité plus grosse que Paris:
elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
dont le récit est menteur,
& le sens véritable,
je me figure un auteur
que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en fait-il souvent ?
Du vent.

FABLE XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

SUR le bord d'un puits très-profond,
dormoit, étendu de son long,
un enfant, alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette & matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
auroit fait un saut de vingt brasses.

Près de là tout heureusement
 la Fortune passa, l'éveilla doucement,
 lui disant: mon mignon, je vous sauve la vie:
 soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
 Si vous fussiez tombé l'on s'en fût pris à moi:
 cependant c'étoit votre faute.
 Je vous demande en bonne foi,
 si cette imprudence si haute
 provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
 Il n'arrive rien dans le monde
 qu'il ne faille qu'elle en réponde:
 nous la faisons de tous écôts;
 elle est prise à garant de toutes aventures.
 Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
 on pense en être quitte en accusant son sort:
 bref, la Fortune a toujours tort.

FABLE XII.

Les Médecins.

Le Médecin *Tant-pis* alloit voir un malade,
 que visitoit aussi son confrère *Tant-mieux*.
 Ce dernier espéroit, quoique son camarade
 soutint que le gifant iroit voir ses ayeux.
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
 leur malade paya le tribut à Nature,
 après qu'en ses conseils *Tant-pis* eut été cru.
 Ils triomphoient encor sur cette maladie.
 L'un disoit: il est mort, je l'avois bien prévu:
 s'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

FABLE XIII.

La Poule aux Oeufs d'ar.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux pour le témoigner
 que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
 pondoit tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
 Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
 à celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
 s'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens riches!
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,
 qui du soir au matin sont pauvres devenus,
 pour vouloir trop-tôt être riches!

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

Un Baudet chargé de Reliques,
 s'imagina qu'on l'adoroit.
 Dans ce penser il se carroit,
 recevant comme siens l'encens & les cantiques.
 Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
 Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
 une vanité si folle.
 Ce n'est pas vous, c'est l'idole
 à qui cet honneur se rend,
 & que la gloire en est dûe.
 D'un Magistrat ignorant,
 c'est la robe qu'on salue.

FABLE XV.

Le Cerf & la Vigne.

Un Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,
& telle qu'on en voit en de certains climats,
s'étant mis à couvert & sauvé du trépas,
les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens
en faute.

Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors du danger,
broute sa bienfaitrice: ingratitude extrême!

On l'entend, on retourne, on le fait déloger:
il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment;
profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment,
La meute en fait curée. Il lui fut inutile
de pleurer aux Veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
qui les a conservés.

FABLE XVI.

Le Serpent & la Lime.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un horloger,
(c'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage)
entra dans sa boutique, & cherchant à manger,
n'y rencontra pour tout potage

qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère:
pauvre ignorant! eh, que prétends-tu faire?
tu te prends à plus dur que toi,
petit Serpent à tête folle:

plutôt que d'emporter de moi
seulement le quart d'une obole,
tu te romprois toutes les dents:
je ne crains que celles du Temps.

Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre:
vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Lièvre & la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables:
car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
Le sage Esope dans ses Fables
nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
& les siens, ce sont même chose.

Le Lièvre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille:
quand une meute s'approchant,
oblige le premier à chercher un asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
par les esprits sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
conclut que c'est son Lièvre, & d'une ardeur extrême
il le pousse; & Rustaut, qui n'a jamais menti,
dit que le Lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La Perdrix le raille, & lui dit:
 tu te vanterois d'être si vîte:
 qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
 fon tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
 la fauront garantir à toute extrémité:
 mais la pauvrete avoit compté
 fans l'Autour aux ferres cruelles.

FABLE XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cessèrent;
 & firent tant qu'ils s'embrassèrent.
 L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
 qu'ils ne se goboient leurs petits peu ni prou (1).
 Connoissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
 Non, dit l'Aigle. Tant-pis, reprit le triste oiseau.
 Je crains en ce cas pour leur peau.
 C'est hazard, si je les conserve,
 Comme vous êtes Roi, vous ne confiderez
 qui ni quoi: Rois & Dieux mettent, quoi qu'on
 leur die,
 tout en même catégorie.
 Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.
 Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
 je n'y toucherai de ma vie.
 Le Hibou répartit: mes petits font mignons,
 beaux bien faits & jolis sur tous leurs compagnons:
 vous les reconnoîtrez fans peine à cette marque.
 N'allez pas l'oublier: retenez-la si bien,

(1) *Prou*: assez, beaucoup. Ce vieux adverbe n'est plus en usage que dans le style badin ou comique.

que chez moi la maudite Parque,
 n'entre point par votre moyen.
 Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture.
 De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
 notre Aigle apperçut d'aventure,
 dans les coins d'une roche dure,
 ou dans les trous d'une mafure,
 (Je ne sai pas lequel des deux)
 de petits monstres fort hideux,
 rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
 Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami;
 croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.
 Ses repas ne font point repas à la légère.
 Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
 de ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
 Il se plaint, & les Dieux font par lui suppliés
 de punir le brigand qui de son deuil est cause.
 Quelqu'un lui dit alors: n'en accuse que toi,
 ou plutôt la commune loi,
 qui veut qu'on trouve son semblable
 beau, bien-fait, & sur tous aimable.
 Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait:
 en avoient-ils le moindre trait?

 FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en Guerre.

L Le Lion dans sa tête avoit une entreprise.
 Il tint conseil de guerre, envoya ses Prévôts,
 fit avertir les Animaux,
 tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
 L'Eléphant devoit sur son dos
 porter l'attirail nécessaire,
 & combattre à son ordinaire:
 l'Ours s'appréter pour les assauts,

Tom. I.

H

le Renard ménager de certaines pratiques,
 & le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds,
 & les Lièvres, sujets à des terreurs paniques.
 Point du tout, dit le Roi, je les veux employer.
 Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complete.
 L'Ane effraiera les gens, nous servant de trompette,
 & le Lièvre pourra nous servir de courier.

Le Monarque prudent & sage,
 de ses moindres sujets fait tirer quelque usage,
 & connoît les divers talents.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

Deux Compagnons pressés d'argent,
 à leur voisin Fourreur vendirent
 la peau d'un Ours encor vivant,
 mais qu'ils tueroient bien-tôt, du moins à ce qu'ils
 dirent.

C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens:
 le marchand, à sa peau devoit faire fortune:
 elle garantiroit des froids les plus cuisants:
 ou en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenaut (1) prisoit moins les moutons qu'eux leur
 Ours;
 leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
 ils conviennent du prix, & se mettent en quête,
 trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.

(1) Voyez Pantagruel, Livre IX, chap. 6 7 & 8.

Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre:
d'intérêt contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un

arbre,
l'autre, plus froid que n'est un marbre,
se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
ayant quelque part ouï dire,
que l'Ours s'acharne peu souvent

sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il voit ce corps gifant, le croit privé de vie;
& de peur de supercherie,

le tourne, le retourne, approche son museau,
flaire aux passages de l'haleine.

C'est, dit-il, un cadavre: ôtons nous, car il sent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend:
court à son compagnon, lui dit que c'est merveille,
qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
car il s'approchoit de bien près,
te retournant avec sa ferre?

Il m'a dit qu'il ne faut jamais
vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.


L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
étoit craint par-tout à la ronde;
& bien qu'animal sans vertu,
il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
découvrit la fourbe & l'erreur.

H 2

Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse & la malice,
s'étonnoient de voir que Martin
chassât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
par qui cet Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
fait les trois quarts de leur vaillance.



LIVRE SIXIEME.

FABLE I.

Le Pâtre & le Lion.

Les Fables ne sont pas ce qu'elles semblent être :
le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
le Conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte, il faut instruire & plaire ;
& conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre étoit si succin& qu'aucuns (1) l'en ont blâmé ;
Esopé en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec renchérit & se pique
d'une élégance laconique.

Il renferme toujours son Conte en quatre vers :
bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Esopé en un sujet semblable.
L'un amène un Chasseur, l'autre un Pâtre en sa Fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'évènement,
y coufant en chemin quelque trait seulement.

H 3

(1) *Aucuns.* Voyez la seconde note de la sixieme Fable de ce livre.

Voici comme, à peu près, Esope le raconte.
 Un Pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte,
 voulut à toute force attraper le larron.
 Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ
 des lacs à prendre Loups, soupçonnant cette engeance.

Avant que partir de ces lieux,
 si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux,
 que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
 & que je goûte ce plaisir,
 parmi vingt veaux je veux choisir
 le plus gras, & t'en faire offrande.

A ces mots sort de l'antre un Lion grand & fort.
 Le Pâtre se tapit & dit à demi-mort:
 que l'homme ne fait guère, hélas! ce qu'il demande!
 Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
 & le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
 ô Monarque des Dieux! je t'ai promis un veau;
 je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur:
 passons à son imitateur.

FABLE II.

Le Lion & le Chasseur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
 venant de perdre un chien de bonne race,
 qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
 vit un berger. Enseigne-moi, de grâce,
 de mon voleur, lui dit-il, la maison,
 que de ce pas je me fasse raison.
 Le berger dit: c'est vers cette montagne,
 En lui payant de tribut un mouton
 par chaque mois, j'erre dans la campagne
 comme il me plaît, & je suis en repos.
 Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,

le Lion fort, & vient d'un pas agile.
 Le fanfaron aussi-tôt d'esquiver.
 O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
 s'écria-t-il, qui me puisse sauver!

La vraie épreuve de courage
 n'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
 tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
 s'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.

 FABLE III.

Phébus & Borée.

Borée & le Soleil virent un voyageur,
 qui s'étoit muni par bonheur
 contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
 quand la précaution aux voyageurs est bonne:
 il pleut, le soleil luit; & l'écharpe d'Iris
 rend ceux qui fortent avertis
 qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
 Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
 Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
 Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
 Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
 à tous les accidents, mais il n'a pas prévu
 que je saurai souffler de forte,
 qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
 que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourroit nous en être agréable:
 vous plaît-il de l'avoir? Et bien, gageons nous deux,
 (dit Phébus) sans tant de paroles,
 à qui plutôt aura dégarni les épaules
 du cavalier que nous voyons.
 Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
 se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,

siffle, souffle, tempête, & brise en son passage
maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :

le tout au sujet d'un manteau.

Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
ne se pût engouffrer dedans.

Cela le préserva: le Vent perdit son temps:
plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme:
il eût beau faire agir le collet & les plis.

Si-tôt qu'il fut au bout du terme

qu'à la gageure on avoit mis,

le Soleil dissipe la nue,

récrée, & puis pénétre enfin le cavalier,
sous son balandras (1) fait qu'il sue,
le contraint de s'en dépouiller.

Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

FABLE IV.

Jupiter & le Métayer.

Jupiter eut jadis une Ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens se présentèrent,
firent des offres, écoutèrent:
ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
étoit frayant (2) & rude; & l'autre un autre si.

(1) *Balandras*: espèce de manteau ou de casaque de campagne. On écrit ordinairement *balandran*.

(2) *Frayant*: coûteux à faire valoir. Ce mot n'est usité qu'en Champagne. Il ne se trouve ni dans le Dictionnaire de l'Académie, ni dans le Traité de l'Orthographe, ni dans l'Abrégé de Richeler.

Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
 un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
 promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
 le laissât disposer de l'air,
 lui donnât saison à sa guise,
 qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de
 la bise,

enfin du sec & du mouillé,
 aussi-tôt qu'il auroit baillé.
 Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
 tranche du Roi des airs, pleut, vente & fait en somme
 un climat pour lui seul; ses plus proches voisins
 ne s'en sentoient non plus que les Américains.
 Ce fut leur avantage, ils eurent bonne année,
 pleine moisson, pleine vinée.

Monsieur le Receveur fut très-mal partagé.

L'an suivant, voilà tout changé.

Il ajuste d'une autre sorte
 la température des Cieux.

Son champ ne s'en trouve pas mieux.

Celui de ses voisins fructifie & rapporte.

Que fait-il? il recourt au Monarque des Dieux:
 il confesse son imprudence.

Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons, que la Providence
 fait ce qu'il nous faut mieux que nous.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

Un Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vu,
 fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avois franchi les monts qui bornent cet Etat,
 & trottois comme un jeune rat

H 5

qui cherche à se donner carrière,
 lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
 l'un doux, benin & gracieux:
 & l'autre turbulent & plein d'inquiétude.

Il a la voix perçante & rude:
 sur la tête un morceau de chair,
 une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
 comme pour prendre sa volée,
 la queue en panache étalée.

Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
 fit à sa mère le tableau,
 comme d'un animal venu de l'Amérique.
 Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
 faisant tel bruit & tel fracas,
 que moi, qui grâce aux Dieux, de courage me pique,
 en ai pris la fuite de peur,
 le maudissant de très-bon cœur.

Sans lui j'aurois fait connoissance
 avec cet animal qui m'a semblé si doux.

Il est velouté comme nous,
 marqueté, longue queue, une humble contenance,
 un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.

Je le crois fort sympathisant
 avec Messieurs les rats: car il a des oreilles
 en figure aux nôtres pareilles.

Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat,
 l'autre m'a fait prendre la fuite.

Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
 qui sous son minois hypocrite,
 contre toute ta parenté
 d'un malin vouloir est porté.

L'autre animal tout au contraire,
 bien éloigné de nous mal-faire,
 servira quelque jour peut-être à nos repas.

Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
 Garde-toi, tant que tu vivras,
 de juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les Animaux, au décès d'un Lion,
 en son vivant, Prince de la contrée,
 pour faire un Roi s'assemblèrent, dit-on.
 De son étui la couronne est tirée.
 Dans une chartre (1) un Dragon la gardoit:
 Il se trouva que sur tous essayée,
 à pas un d'eux elle ne convenoit.
 Plusieurs avoient la tête trop menue,
 aucuns (2) trop grosse, aucuns même cornue:
 Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
 & par plaisir, la thiare essayant,
 il fit autour force grimaceries,
 tours de souplesse, & mille fingeries,
 passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux Animaux cela sembla si beau,
 qu'il fut élu: chacun lui fit hommage:
 le Renard seul regretta son suffrage,
 sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment,
 il dit au Roi: je fai, Sire, une cache;
 & ne crois pas qu'autre que moi la fache.
 Or tout trésor, par droit de Royauté,
 appartient, Sire, à votre Majesté.

(1) *Chartre* est employé dans cette Fable pour lieu de sûreté. Sa véritable & ancienne signification est prison. On appelle encore aujourd'hui *Chartres* les anciens titres, Lettres - Patentes, &c.

(2) *Aucuns*: quelques-uns. Style marotique ou de Palais. C'est le seul cas où *aucun* soit au pluriel.

Le nouveau Roi bâille après la finance :
 lui-même y court pour n'être pas trompé.
 C'étoit un piège, il y fut attrapé.
 Le Renard dit, au nom de l'assistance :
 prétendrais-tu nous gouverner encor,
 ne sachant pas te conduire toi-même ?
 Il fut démis, & l'on tomba d'accord,
 qu'à peu de gens convient le diadème.

 FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa Généalogie.

Le Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse ;
 & ne parloit incessamment
 que de sa mère la Jument,
 dont il contoit mainte prouesse.
 Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
 Son fils prétendoit pour cela
 qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
 Il eût cru s'abaisser servant un Médecin.
 Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
 Son père l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
 qu'à mettre un sot à la raison,
 toujours seroit-ce à juste cause,
 qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard & l'Ane.

Un Vieillard sur son Ane aperçut en passant
 un pré plein d'herbe & fleurissant.
 Il y lâche sa bête; & le Grison se rüe
 au travers de l'herbe menue,
 se veautrant, grattant & frottant,
 gambadant, chantant & broutant,
 & faisant mainte place nette.
 L'ennemi vient sur l'entrefaite (1).
 Fuyons, dit alors le Vieillard.
 Pourquoi? répondit le paillard,
 me fera-t-on porter double bât, double charge?
 Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
 Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je fois.
 Sauvez-vous, & me laissez paître.
 Notre ennemi, c'est notre maître,
 je vous le dis en bon François.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le crystal d'une fontaine,
 un Cerf se mirant autrefois,
 louoit la beauté de son bois;
 & ne pouvoit qu'avecque peine

(1) *Entrefaite* est ici au singulier, contre l'usage, à cause de la rime.

Souffrir ses jambes de fuseaux,
 dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
 Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
 disoit-il en voyant leur ombre avec douleur:
 des taillis les plus hauts mon front atteint le faite:
 mes pieds ne me font point d'honneur.

Tout en parlant de la sorte,
 un Limier le fait partir:
 il tâche à se garantir,
 dans les forêts il s'emporte.

Son bois, dommageable ornement,
 l'arrêtant à chaque moment,
 nuit à l'office que lui rendent
 ses pieds, de qui ses jours dépendent.
 Il se dédit alors, & maudit les présents
 que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprifons l'utile;
 & le beau souvent nous détruit.
 Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
 il estime un bois qui lui nuit.

FABLE X.

Le Lièvre & la Tortue.

Rien ne sert de courir: il faut partir à point.
 Le Lièvre & la Tortue en font un témoignage.
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
 si-tôt que moi ce but. Si-tôt? êtes vous sage:
 répartit l'animal léger.
 Ma commere, il vous faut purger
 avec quatre grains d'ellébore.
 Sage ou non, je parie encore.
 Ainsi fut fait, & de tous deux
 on mit près du but les enjeux.
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire;

ni de quel Juge l'on convint.
 Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire,
 j'entends de ceux qu'il fait, lorsque près d'être atteint,
 il s'éloigne des chiens, les renvoie aux Calendes,
 & leur fait arpenter les landes.
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
 pour dormir, & pour écouter
 d'où vient le vent, il laisse la Tortue
 aller son train de Sénateur.
 Elle part, elle s'évertue,
 elle se hâte avec lenteur.
 Lui cependant méprise une telle victoire,
 tient la gageure à peu de gloire,
 croit qu'il y va de son honneur
 de partir tard. Il broute, il se repose,
 il s'amuse à toute autre chose
 qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
 que l'autre touchoit presque au bout de la carrière;
 il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
 furent vains; la Tortue arriva la première.
 Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je (1) pas raison?
 de quoi vous fert votre vitesse?
 Moi l'emporter! & que feroit-ce
 si vous portiez une maison?

FABLE XI.

L'Ane & ses Maîtres.

L'âne d'un Jardinier se plaignoit au Destin
 de ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
 Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
 je suis plus matineux encore
 Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.

(1) Avois-je; pour n'avois-je.

Belle nécessité d'interrompre mon somme!
 Le Sort, de sa plainte touché,
 lui donne un autre maître; & l'animal de somme
 passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
 La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
 eurent bien-tôt choqué l'impertinente bête.
 J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur:
 encor quand il tournoit la tête,
 j'attrapois, s'il m'en souvient bien,
 quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
 mais ici point d'aubaine, ou si j'en ai quelqu'une,
 c'est de coups. Il obtint changement de fortune;
 & fur l'état d'un Charbonnier
 il fut couché tout le dernier.
 Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colère,
 ce Baudet-ci m'occupe autant
 que cent Monarques pourroient faire.
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content:
 n'ai-je en l'esprit que son affaire?
 Le Sort avoit raison: tous gens sont ainsi faits:
 notre condition jamais ne nous contente;
 la pire est toujours la présente.
 Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
 nous lui rompons encor la tête.

FABLE XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

Aux nêces d'un Tyran tout le peuple en liesse (1)
 noyoit son souci dans les pots.
 Esope seul trouvoit que les gens étoient fots
 de témoigner tant d'allégresse.

(1) *Liesse*: joie, gaité. Très-vieux.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
de songer à l'hyménée.
Aussi-tôt on ouït, d'une commune voix,
se plaindre de leur destinée
les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
dirent-elles au Sort; un seul Soleil à peine
se peut souffrir: une demi-douzaine
mettra la mer à sec, & tous ses habitants.
Adieu jones & marais: notre race est détruite;
bien-tôt on la verra réduite
à l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

FABLE XIII.

Le Villageois & le Serpent.

Esopo conte qu'un Manant,
charitable autant que peu sage,
un jour d'hiver se promenant
à l'entour de son héritage,
aperçut un Serpent sur la neige étendu,
transi, gelé, perclus, immobile, rendu
n'ayant pas à vivre un quart-d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
& sans considérer quel sera le loyer
d'une action de ce mérite,
il l'étend le long du foyer,
le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
que l'ame lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, & puis siffle aussi-tôt,
puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
contre son bienfaiteur, son sauveur & son père.

Ingrat, dit le manant, voilà donc mon falaire?
 Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
 il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
 il fait trois serpens de deux coups,
 un tronçon, la queue, & la tête.
 L'insecte, sautillant cherche à se réunir,
 mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
 mais envers qui? c'est-là le point.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 qui ne meure enfin misérable.

FABLE XIV.

Le Lion malade & le Renard.

De par le Roi des animaux,
 qui dans son antre étoit malade,
 fut fait savoir à ses vassaux
 que chaque espèce en ambassade
 envoyât gens le visiter,
 sous promesse de bien traiter
 les députés, eux & leur suite:
 foi de Lion très-bien écrite;
 bon passeport contre la dent,
 contre la griffe tout autant.
 L'Edit du Prince s'exécute:
 de chaque espèce on lui députe.
 Les Renards gardant la maison,
 un d'eux en dit cette raison:
 les pas empreints sur la poussière,
 par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
 tous, sans exception, regardent sa tanière:
 pas un ne marque de retour.
 Cela nous met en méfiance.

Que sa Majesté nous dispense:
 grand merci de son passeport.
 Je le crois bon, mais dans cet antre,
 je vois fort bien comme l'on entre,
 & ne vois pas comme on en sort.

 FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour & l'Alouette.

Les injustices des pervers
 servent souvent d'excuse aux nôtres.
 Telle est la loi de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des oisillons.
 Le fantôme brillant attire une Alouette.
 Aussi-tôt, un Autour planant sur les sillons,
 descend des airs, fond & se jette
 sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
 Elle avoit évité la perfide machine,
 lorsque se rencontrant sous la main de l'oiseau,
 elle sent son ongle (1) maligne.
 Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
 lui-même sous les rets demeure enveloppé.
 Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage:
 je ne t'ai jamais fait mal.
 L'Oiseleur repartit: ce petit animal
 t'en avoit-il fait davantage?

(1) La Fontaine a jugé à propos de suivre ici l'usage de quelques Provinces, où ongle est féminin.

FABLE XVI.

Le Cheval & l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
 Si ton voisin vient à mourir,
 c'est sur toi que le fardeau tombe.
 Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
 celui-ci ne portant que son simple harnois,
 & le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
 Il pria le Cheval de l'aider quelque peu;
 autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
 La prière, dit-il, n'en est pas incivile:
 moitié de ce fardeau ne vous fera que jeu.
 Le cheval refusa, fit une pètarade,
 tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade;
 & reconnut qu'il avoit tort.
 Du Baudet en cette aventure,
 on lui fit porter la voiture,
 & la peau par-dessus encor.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici-bas:
 on voit courir après l'ombre
 tant de fous qu'on n'en fait pas,
 la plupart du temps, le nombre.
 Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer.
 Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,
 la quitta pour l'image, & pensa se noyer:
 la rivière devint tout d'un coup agitée,
 à toute peine il regagna les bords,
 & n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier (1) embourbé.

Le Phaéton d'une voiture à foin
vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
de tout humain secours. C'étoit à la campagne,
près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
appelé Quimpercoréentin.

On fait assez que le Destin
adresse là les gens quand il veut qu'on enrage:

Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
le voilà qui déteste & jure de son mieùx,

pestant en sa fureur extrême,

tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
contre son char, contre lui-même.

Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
sont si célèbres dans le monde.

Hercule, lui dit-il, aide-moi: si ton dos

a porté la machine ronde,

ton bras peut me tirer d'ici.

Sa prière étant faite, il entend dans la nue
une voix qui lui parle ainsi:

Hercule veut qu'on se remue,

puis il aide les gens. Regarde d'où provient
l'achopement qui te retient:

ôte d'autour de chaque roue

ce malheureux mortier, cette maudite boue,
qui jusqu'à l'essieu les enduit;

prends ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit:

13

(1) On écrit ordinairement *Charretier*; mais ce mot ne
doit être dans cette Fable que de deux syllabes, à cause
de la mesure du neuvième vers.

comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit
l'homme.

Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends ton fouet.
Je l'ai pris. Qu'est-ceci? mon char marche à fouhait,
Hercule en soit loué. Lors la voix: tu vois comme
tes chevaux aisément se font tirés de-là.

Aide-toi, le Ciel t'aidera.

FABLE XIX.

L e C h a r l a t a n.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.

Cette science de tout temps,
fut en Professeurs très-fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron;
& l'autre affiche par la ville
qu'il est un passé-Cicéron.

Un des derniers se vançoit d'être
en éloquence si grand maître,
qu'il rendroit disert un badaud,
un manant, un rustre, un lourdaud:

oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un Ane:
que l'on m'amène un Ane, un Ane renforcé,
je le rendrai maître passé,
& veux qu'il porte la soutane.

Le Prince fut la chose: il manda le Rhéteur.

J'ai dit-il, en mon écurie
un fort beau Roussin d'Arcadie,
j'en voudrois faire un Orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme.

Il devoit au bout de dix ans
mettre son Ane sur les banes:

sinon, il consentoit d'être en place publique
guindé la hart au col, étranglé court & net,
ayant au dos sa Rhétorique,

& les oreilles d'un baudet.
 Quelqu'un des Courtifans lui dit qu'à la potence
 il vouloit l'aller voir, & que, pour un pendu,
 il auroit bonne grâce, & beaucoup de prestance;
 sur-tout qu'il se souvint de faire à l'assistance
 un discours où son art fût au long étendu,
 un discours pathétique, & dont le formulaire
 servit à certains Cicérons,
 vulgairement nommé larrons.
 L'autre reprit: avant l'affaire
 le Roi, l'Ane ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
 de compter sur dix ans de vie.
 Soyons bien buvants, bien mangeants,
 nous devons à la mort, de trois l'un, en dix ans.

 FABLE XX.

L a D i s c o r d e .

La Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
 & fait un grand procès là-haut pour une pomme,
 on la fit déloger des Cieux.
 Chez l'animal qu'on appelle homme,
 on la reçut à bras ouverts.
 Elle & *Que-si-que-non*, son frère,
 avecque *Tien-Ë-mien*, son père.
 Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
 de préférer notre hémisphère
 à celui des mortels qui nous sont proposés,
 gens grossiers, peu civilisés
 & qui se marient sans Prêtre & sans Notaire,
 de la Discorde n'ont que faire.
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 demandoit qu'elle fût présente,

la Renommée avoit le soin
 de l'avertir; & l'autre diligente,
 couroit vite aux débats, & prévenoit la Paix:
 faisoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
 La Renommée enfin commença de se plaindre
 que l'on ne lui trouvoit jamais
 de demeure fixe & certaine;
 bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.
 Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
 un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
 l'envoyer à jour arrêté.
 Comme il n'étoit alors aucun Couvent de filles,
 on y trouva difficulté.
 L'auberge enfin de l'Hyménée
 lui fut pour maison assignée.

 FABLE XXI.

L a j e u n e V e u v e .

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
 On fait beaucoup de bruit, & puis on se console.
 Sur les aîles du Temps la tristesse s'envole:
 le temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année,
 & la veuve d'une journée,
 la différence est grande. On ne croiroit jamais
 que ce fût la même personne.
 L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits:
 aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
 c'est toujours même note, & pareil entretien:
 on dit qu'on est inconsolable;
 on le dit, mais il n'en est rien,
 comme on verra par cette Fable,
 ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
parloit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
lui crioit: attends-moi, je te suis: & mon ame,
aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La Belle avoit un père, homme prudent & sage:
il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler,
ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes;
qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout-à-l'heure

une condition meilleure

change en des nœces ces transports:

mais après certain temps, souffrez qu'on vous propose
un époux beau, bien-fait, jeune & tout autre chose
que le défunt. Ah! dit-elle aussi-tôt,

un Cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe.

L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure:

le deuil enfin sert de parure,

en attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

revient au colombier: les jeux, les ris, la danse
ont aussi leur tour à la fin.

On se plonge soir & matin

dans la fontaine de Jouvence.

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri:

mais comme il ne parloit de rien à notre belle;

où donc est le jeune mari

que vous m'avez promis? dit-elle.

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière:
 les longs ouvrages me font peur.
 Loin d'épuiser une matière,
 on n'en doit prendre que la fleur.
 Il s'en va temps (1) que je reprenne
 un peu de forces & d'haleine,
 pour fournir à d'autres projets.
 Amour, ce tyran de ma vie,
 veut que je change de sujets:
 il faut contenter son envie.
 Retournons à Pſyché: Damon, vous m'exhortez
 à peindre ſes malheurs & ſes félicités.
 J'y conſens: peut-être ma veine
 en ſa faveur ſ'échauffera.
 Heureux! ſi ce travail eſt la dernière peine
 que ſon époux me cauſera.

(1) *Il s'en va temps*: il eſt temps.

Fin du premier Tome.

AB S 2811 (1/2)

ULB Halle
005 524 58X

3



R



Inches

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

7

8

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

braire.

les
L'Edi-
la 2 étoit,

entée de Notes
exte.

INE.

R S

E S

